

La tension dans le Golfe

Un convoi américano-koweïtien navigue sous haute surveillance iranienne

La région du Golfe est de plus en plus fréquentée. Navires de guerre américains, français et iraniens s'y côtoient maintenant quotidiennement pour différentes missions, tandis que, selon un journal américain, Washington a décidé de renforcer sa flotte dans la région en y adjoignant cinq chasseurs de mines, portant ainsi le nombre de ses unités engagées dans le Golfe à près de trente.

Le convoi de trois navires koweïtiens réaménagés aux États-Unis, qui a passé le détroit d'Ormuz dans la nuit de mardi à mercredi, poursuivait sa route, le jeudi 20 août, vers le Koweït sous escorte américaine, mais aussi sous la surveillance d'une frégate iranienne, qui, pendant la journée de mercredi au moins, a accompagné les trois pétroliers et les navires de l'US Navy.

Le Pentagone a reconnu que le convoi avait rencontré plusieurs navires iraniens effectuant des « patrouilles de routine ». A bord de l'un des bateaux iraniens en mer d'Oman, le *Kharq*, engagé, selon

Téhéran, dans des opérations de déminage, des journalistes étrangers ont pu observer les évolutions d'hélicoptères et de navires de guerre américains, ainsi que français, croisant à proximité de la flotte iranienne accompagnant le *Kharq*.

« Ils nous connaissent et nous les connaissons, mais ça s'arrête là », a confié un officier de marine iranien après avoir indiqué que chaque procédure maritime habituelle. Le destroyer américain *Flatley*, l'un des bâtiments engagés dans le convoi de pétroliers koweïtiens, ainsi que la corvette française *Georges-Leygues* ont été signalés à proximité des unités iraniennes par l'équipage du *Kharq*.

Le commandant du bateau, M. Farmanz Khosrosh, a indiqué aux journalistes étrangers présents à son bord que quatre mines avaient été découvertes et neutralisées depuis le début des manœuvres iraniennes, samedi dernier, précisant qu'il s'agissait de mines à système

mécanique explosant au contact d'une coque.

Le dernier incident en date connu dans la région du Golfe et de la mer d'Oman remonte à mardi, lorsqu'un navire marchand battant pavillon libérien a été attaqué par des vedettes rapides. Les Américains ont nommé des responsables de cette attaque. Ce que Téhéran a démenti indirectement, affirmant que c'était en fait l'œuvre de « ceux qui veulent provoquer des tensions » dans la région.

Affrontements dans le Nord

Pendant ce temps, dans le nord du Golfe, Irakiens et Iraniens continuent à s'affronter. Téhéran a annoncé la destruction, mercredi, de cinq navires irakiens, dont quatre dans le chenal séparant le Koweït de la péninsule de Fao prise par les forces iraniennes en février 1986. Bagdad a aussitôt démenti. De plus, les Iraniens ont fait état de bombar-

dements, par leur aviation et leur artillerie, d'objectifs militaires et économiques en Irak.

A New-York, les membres du Conseil de sécurité de l'ONU poursuivent leurs consultations sur les suites éventuelles à donner au fait que leur appel à un cessez-le-feu immédiat, dans la résolution 598 adoptée il y a exactement un mois, n'a toujours pas été entendu. Lundi prochain, le secrétaire général des Nations unies, M. Javier Perez de Cuellar, doit, en outre, s'entretenir à New-York avec le vice-ministre irakien des affaires étrangères, M. Mohammed Javad Larjani.

Par ailleurs, le groupe japonais Mitsui a exprimé son intention de se retirer d'une société qui avait été constituée, conjointement avec l'Irak, en vue de la construction d'un complexe pétrochimique dans le sud de ce pays, suscitant l'indignité de responsables japonais quant à l'avenir des relations bilatérales, l'Irak étant le principal fournisseur de pétrole du Japon. — (AFP, Reuters.)

Asie

CORÉE DU SUD : l'agitation sociale

De nouveaux conflits naissent, d'autres sont réglés...

Les troubles sociaux en Corée du Sud se sont étendus, le jeudi 20 août, au secteur de l'électronique, tandis que l'on faisait état du règlement de conflits dans les mines, les chantiers navals et le textile. Deux usines du groupe électronique Lucky Goldstar ont été touchées ainsi que plusieurs autres à Kumi, dans le Sud-Est, où les ouvriers demandent des hausses de salaires et des syndicats indépendants. Les deux usines Goldstar ont été fermées.

La veille, environ mille policiers anti-émeutes s'étaient heurtés à un millier d'étudiants devant la gare de la ville de Taejeon, dans le centre du pays, après une réunion destinée à créer une nouvelle fédération nationale étudiante. La police a fait usage de grenades lacrymogènes pour barrer la route à un cortège d'étudiants défilant du campus de l'université d'Etat de Chungnam à la gare de Taejeon. Le défilé faisait suite à un rassemblement de 5000 étudiants venus de 95 universités du pays en vue de créer une nouvelle fédération étudiante chargée de coordonner l'agitation antigouvernementale. Les étudiants se sont dispersés après les premiers heurts avec la police.

L'hôtellerie touchée à son tour

SEOUL de notre envoyé spécial

Juché sur une table, au beau milieu du hall au luxe quelque peu tapageur de l'un des palais de Séoul, un chef cuisinier, coiffé de sa toque, herminé de trois cents de ses camarades de travail, assis par terre, scandant ses propos, le poing levé, du mot du jour en Corée du Sud, « démocratisation ». Portant eux-mêmes leurs bagages, les clients quittaient l'hôtel. Ce spectacle inédit était celui offert, mardi 18 août dans l'après-midi, par l'hôtel Lotte : après douze heures d'agitation, la direction avait décidé de fermer. « Nous ne pouvons plus assurer le service », nous déclarait, avec un sourire contrit, l'un des directeurs, ajoutant comme pour s'excuser : « Que voulez-vous, c'est la démocratie. »

Dans la nuit, un accord est intervenu entre les grévistes et la direction et, ce mercredi matin, le hall du palais avait repris son aspect normal : les chasseurs revendicatifs d'hier s'installaient à nouveau à l'entrée des clients qui revenaient, s'empressant cette fois de porter leurs bagages. La grève du personnel du Lotte, la première qui, après les autres secteurs de l'économie, touche la prospère industrie du tourisme, pourrait cependant faire tâche d'huile.

Toutes les catégories du personnel, pour la plupart en uniforme, avaient participé au sit-in. Le mouvement de revendication avait commencé lundi lorsqu'un groupe d'employés transforma inopinément le coffee shop en salle de meeting, expulsant les clients qui s'y trouvaient avec de peu aimables « Japanese go home ». Les revendications, d'abord affichées, allaient d'augmentations de 30 % des salaires et de 600 % du bonus annuel à un jour de congé pour les femmes au moment de leurs règles.

Les grévistes avaient préparé une table, recouverte d'un tapis vert : d'un côté se tenaient les leaders du mouvement ; de l'autre, une chaise restait vide. Elle attendait le propriétaire de l'hôtel. Mais celui qu'on appelle le « roi du chewing-gum » se faisait attendre. M. Shigemitsu, un Coréen vivant au Japon, de son vrai nom, M. Shin Gyo-Ho, n'est pas un homme à se faire convoquer par son personnel. Il était précédemment sans le sou lorsque, dans le Japon dévasté et occupé par les Américains du lendemain de la guerre, il fut frappé par ces boules de gomme que les GI's crachaient par terre. Il emprunta, commença à fabriquer du chewing-gum et fit fortune. Comme il avait lu Goethe, il donna son chewing-gum Lotte (diminutif de Charlotte, l'amour de Werther). Par la suite, il se lança avec le même succès dans les biscuits et le chocolat.

Dans les années 60, Park Chung Hee fit appel à son patriotisme et le convainquit d'investir en Corée. Et M. Shigemitsu fit construire l'hôtel Lotte aux 942 chambres et au hall de marbre et de céramiques importées. Luxe cinquant et succès commercial. Encouragé, il construisait à côté un grand magasin portant le même nom. Son plus ambitieux projet est actuellement en cours de réalisation : la construction de l'autre côté de la rivière Han d'une sorte de « Lotte dream land », pendant coréen du Disneyland.

M. Shigemitsu pouvait difficilement invoquer les incertitudes du marché, comme le font aujourd'hui la plupart des patrons coréens confrontés à des revendications salariales, pour refuser de faire un geste envers ses employés. Pour ne pas entamer la réputation de son hôtel, il a fait, mais, mercredi en début d'après-midi, un mouvement de revendication commençant dans son grand magasin...

PHILIPPE PONS.

INDE : le terrorisme sikh

Noces sanglantes au Pendjab

NEW-DELHI de notre correspondant

Mustaphapur : c'est le nom d'un petit village du district de Jalandhar situé dans l'Etat du Pendjab. Il est 22 heures 50, mardi 18 août, et chacun reste calfeutré chez soi. Les statistiques expliquent pourquoi : 1002 personnes ont été tuées et 707 blessés au Pendjab entre janvier 1986 et juillet 1987. Au cours de la même période, 3 587 « terroristes » ont été arrêtés et 226 tués par les forces de police. Comme tous les Pendjabis, les habitants de Mustaphapur ont peur.

Le 15 août, quarantième anniversaire de l'indépendance de l'Inde, des extrémistes sikhs ont hissé le drapeau du Khalistan (Etat sikh indépendant) à Mustaphapur, un village pas tout à fait comme les autres : c'est ici que le ministre indien de l'intérieur, M. Bata Singh, lui-même sikh, est né. Ce soir, c'est la fête dans la maison de M. Moia Singh, oncle du ministre. M. Moia Singh vient de marier son fils Amrik, et toute la famille est revenue au village dans l'après-midi avec la jeune mariée.

Alors que le village dort, chez les Singh, les invités chantent et dansent le « bhangra », danse traditionnelle du Pendjab. Soudain, neuf terroristes armés de mitraillettes Sten font irruption. Trois autres sont restés près du camion à bord duquel les communistes sont arrivés. Quand la partition, dix minutes plus tard, six membres de la famille du ministre de l'intérieur ont été abattus et cinq autres grièvement blessés (le Monde du 20 août).

Amrik est emmené dans un petit débit de boissons voisin. Les terroristes lui disent qu'il va recevoir une « leçon » pour avoir tué cette échappe, qui appartient à la famille du ministre, à un vendeur d'alcool. Les extrémistes sikhs, qui ont déclaré la guerre aux vendeurs de tabac et d'alcool, ouvrent le feu et le jeune homme s'écroule. Au cours de la même nuit, sept autres personnes sont assassinées au Pendjab.

Dans le village, personne n'a rien entendu. En parlant, les tueurs ont crié : « Vive le Khalistan ! ». Et pour qu'il n'y ait pas d'équivoque, ils ont dit aux survivants : « Nous sommes responsables de cette action... Allez le dire à Bata Singh. »

LAURENT ZECCHINI.

SRI-LANKA : l'enquête sur l'attentat de Colombo

Le personnel du Parlement est interrogé par la police

La session du Parlement de Colombo s'est ouverte, le jeudi 20 août, avec vingt-quatre heures de retard en raison de l'attentat perpétré l'avant-veille dans ses locaux. Le président Jayewardene a déclaré que son gouvernement avait « bien l'intention » d'appliquer le plan de paix signé avec l'Inde le 29 juillet « en dépit de la conspiration des forces du mal ». Le Parlement doit, en principe, se prononcer sur ce plan en septembre.

Entre-temps, la police continue d'interroger les quatre cents employés du Parlement, dont le concierge a été arrêté. Le chef de l'Etat a rejeté la responsabilité de l'attentat sur les « extrémistes » qui a fait un mort (un député) et quinze blessés, sur des terroristes cinghalais hostiles à l'accord de paix. Mercredi, des affiches félicitant les auteurs de l'attentat sont apparues dans la capitale. — (AFP, Reuters.)

EN BREF

● OTAN : Le général von Sandart commandant en chef du secteur centre-Europe. — Le général ouest-allemand Hans-Henning von Sandart, cinquante-quatre ans, a été nommé commandant en chef des troupes alliées pour le secteur centre-Europe, a annoncé, le mercredi 19 août, un communiqué du commandant en chef des forces alliées en Europe, le général américain John Galvin. Le front centre-Europe, qui comprend la RFA et le Benelux, est le théâtre le plus important, politiquement et militairement, pour la défense alliée. Plus de la moitié du potentiel de défense classique allié en Europe est concentré sur ce front, face au dispositif militaire de l'URSS et du pacte de Varsovie. Actuellement commandant de l'armée de terre ouest-allemande, le général von Sandart succédera officiellement, le 28 septembre, au général Leopold Chalupa, également de la Bundeswehr, qui prend sa retraite. — (AFP.)

● Libération de quatre-vingt-six Occidentaux qui avaient bu de l'alcool lors d'une surprise-partie à Djeddah. — Les quatre-vingt-sept Occidentaux arrêtés lors d'une surprise-partie à Djeddah, où l'on

servait de l'alcool, ont été libérés — sauf le propriétaire des lieux, un Américain, — à la condition de quitter rapidement l'Arabie saoudite, ont annoncé des sources diplomatiques occidentales mercredi. Les quarante-neuf femmes, essentiellement des hôtesses de l'air et des infirmières canadiennes et britanniques, ont été libérées mardi. Les trente-huit hommes, dont six Américains, ont retrouvé la liberté progressivement mercredi, après que des citoyens saoudiens se furent portés garants pour eux.

● M. Grunwald, de « Time », ambassadeur en Autriche ? — Le président Ronald Reagan va probablement nommer M. Henry Grunwald (soixante-quatre ans), ancien directeur de la rédaction du groupe de presse Time Inc., ambassadeur en Autriche, ont annoncé, mercredi 19 août, des responsables de l'administration. M. Grunwald, juif autrichien qui avait fui les nazis en 1940, prendrait ce poste à un moment délicat. Les relations américano-autrichiennes sont en effet tendues depuis que les Etats-Unis ont interdit cette année l'entrée sur leur territoire au président Kurt Waldheim (Reuters.)

Après la libération de M. Charles Glass

Washington annonce le retour à Damas de son ambassadeur

Le gouvernement américain a décidé le retour de son ambassadeur, M. William Eagleton, en Syrie aux alentours du 1^{er} septembre, ont annoncé, le mercredi soir 19 août, deux responsables américains, qui ont demandé à ne pas être cités nommément. Ils ont cependant ajouté que cette décision avait été prise avant que le journaliste américain Charles Glass ne recouvre la liberté mardi après soixante-deux jours de captivité au Liban et ne doit pas être considérée comme une récompense accordée à Damas pour ses efforts pour faire libérer les otages américains. « Nous ne voulons pas qu'Eagleton constitue une récompense pour Glass », a déclaré l'un des responsables. Washington avait fait part, la veille, de sa « reconnaissance » à la Syrie pour ses efforts en faveur de M. Glass.

M. Eagleton avait été rappelé en octobre 1986 pour protester contre le rôle attribué à la Syrie dans une tentative d'attentat contre un avion israélien à Londres. Les Etats-Unis avaient également imposé des sanctions à la Syrie, qui figure toujours sur la liste des Etats accusés par Washington de soutenir le terrorisme.

Un retour de M. Eagleton à Damas avait été évoqué après la fermeture en juin dernier du bureau du groupe extrémiste palestinien d'Abou Nidal à Damas. Le président Ronald Reagan avait envoyé un message au président syrien Hafez El Assad proposant d'explorer les possibilités de dialogue entre les deux pays, avant qu'un émissaire de M. Reagan, M. Vernon Walters, ne se rende en juillet dans la capitale syrienne.

« Dialogue indirect » entre Washington et Téhéran

A Damas la radio officielle a estimé que les remerciements adressés par les Etats-Unis à la Syrie après la libération de l'otage américain Charles Glass sont une « reconnaissance de son rôle dans cette libération ». Elle a ajouté que la Syrie avait aidé à cette libération parce qu'elle est « hostile au terrorisme et n'accepte pas le rapt des innocents, des journalistes et des diplomates (...) et non pour des considérations relatives à l'otage (...) ou pour plaire à l'administration américaine qui n'a pas cessé d'accuser la Syrie de soutenir le terrorisme ».

Un « dialogue indirect » semble d'autre part s'être engagé entre Washington et Téhéran à la suite de la libération de Charles Glass. Dans une interview accordée mercredi à une station de télévision américaine, le président du Parlement iranien,

l'hodjatoleslam Rafsanjani, a proposé d'échanger les otages américains détenus par des groupes pro-iraniens au Liban contre des chiites détenus en Israël et au Koweït. Il a indiqué que Téhéran était prêt à intercéder auprès des ravisseurs des otages étrangers si les Etats-Unis pressaient Israël de libérer ses prisonniers chiites.

Prêt de dire s'il proposait là un échange, le président du Majlis a répondu : « Oui, je le fais. » S'engageant à faire de son mieux pour obtenir la libération des otages américains, il a ajouté que cet échange devrait également porter sur les militants extrémistes chiites détenus au Koweït. « Je ne dis pas que j'ai un pouvoir absolu pour le faire. Je promets seulement de faire de mon mieux. Je pense que je peux être d'une certaine aide », a-t-il dit.

Autre geste américain susceptible de plaire aux Iraniens, le département d'Etat a laissé entendre mercredi qu'il n'avait pas l'intention de soutenir les Moudjahidins du peuple en lutte contre le régime de l'imam Khomeiny, répondant ainsi négativement à un appel dans ce sens de cinquante-deux membres du Congrès. M. Phyllis Oakley, porte-parole du département d'Etat, a déclaré que le secrétaire d'Etat, M. George Shultz, préparait une réponse à la lettre des cinquante-deux parlementaires, lui demandant d'adopter envers l'Iran une nouvelle politique diplomatique tournée vers ceux qui « luttent au péril de leur vie » contre le régime iranien, et en particulier les Moudjahidins du peuple.

Le porte-parole n'a pas précisé quelle serait la teneur de la réponse, mais elle a fait valoir que si les « Etats-Unis déplorent les excès du régime Khomeiny (...), ils n'approuvent pas pour autant l'usage de la terreur et de la violence par des groupes d'opposition ». Un responsable, qui a demandé à conserver l'anonymat, a dit de ne pas s'attendre à un changement de l'attitude très réservée de Washington à l'égard des Moudjahidins.

Un porte-parole du département d'Etat a, d'autre part, rappelé que Washington soupçonnait les Moudjahidins d'être responsables de l'assassinat de plusieurs Américains pendant que le chah était encore au pouvoir. Il a souligné que cette organisation avait lancé une importante campagne de relations publiques pour améliorer son image et s'efforçait de minimiser son attitude anti-américaine. Mais, a-t-il ajouté, « l'histoire des Moudjahidins et leur usage actuel de la violence en Iran continuent à peser lourdement dans notre analyse ». — (AFP, Reuters.)

pour comprendre l'incompréhensible



Quand l'orthodoxie musulmane se trouve confrontée à la modernité.

Hachette

Europe

URSS

« Transparence » et apparitions

Certains aspects de la politique de « transparence » inspirée par M. Gorbatchev laissent parfois rêver.

Il s'agit cette fois de religion. La semaine dernière, les Nouvelles de Moscou prenaient la défense des chrétiens de la ville de Kirov, qui demandaient la réouverture d'une seconde paroisse dans leur localité (le Monde daté 16-17 août). Un lecteur, qui se reconnaît sans doute, nous faisait observer aussitôt que la lecture de cet hebdomadaire était surtout destinée aux étrangers et que la publication de ce genre d'article dans ses colonnes n'avait peut-être qu'une signification limitée.

Voici aujourd'hui bien autre chose. La très prestigieuse *Litourgia* Gazette, hebdomadaire, elle aussi, mais dont l'audience nationale est considérable, s'insurge à son tour contre les mesures dissuasives prises par les autorités locales à l'encontre des foules attirées par des apparitions de la Sainte Vierge dans la petite ville ukrainienne de Grouchevo.

L'un des aspects piquants de cette affaire est qu'elle avait été évoquée quelques jours plus tôt par le *Bulletin de la communauté chrétienne*, publication très peu officielle dont l'animateur n'est autre qu'Alexandre Ogorodnikov, dissident célèbre, fondateur d'un mouvement chrétien de philosophie religieuse, auquel ses activités ont valu en 1979 une condam-

nation pour « parasitisme » et une détention ininterrompue jusqu'au printemps dernier, où il a bénéficié, parmi d'autres, d'une mesure de libération.

Quarante-cinq mille pèlerins

Que se passe-t-il à Grouchevo ? Au mois d'avril dernier, une jeune fille, Maria Kizyn, affirme y avoir eu une vision de la Vierge, dont le visage se dessinait sur le tympan d'une chapelle fermée depuis plusieurs années. Le reporter de la *Litourgia* Gazette a voulu juger par lui-même. Il dit effectivement avoir discerné « un visage de femme » sur la chapelle, mais « en faisant preuve d'imagination ». Jeu de lumière et d'illusion d'optique, estime-t-il — comme la presse locale, qui n'a pu faire entièrement le silence sur ce phénomène et ses conséquences.

Car, si en croire la *Litourgia* Gazette, ce sont jusqu'à quarante-cinq mille pèlerins qui se rendent à Grouchevo, qu'il s'agit de la Sainte Vierge, ou d'une autre divinité, D'où la préoccupation des autorités de Grouchevo, pour lesquelles ce flot n'est pas, si l'on ose dire, très orthodoxe et théologiquement étiré. D'où, aussi, la mise en place de postes de contrôle religieux, auquel ses activités ont valu en 1979 une condam-

chapel et de photographes qui, « en cachette », emmènent les portraits des pèlerins pour les transmettre aux présidents des kolchozes de la région aux fins de « rééducation » des insoumis.

C'est là que, relève la *Litourgia* Gazette, il y a « violation de la loi », et même de la Constitution, qui garantit à chacun, en son article 52, « la liberté de conscience, c'est-à-dire le droit de professer n'importe quelle religion ou de n'en professer aucune ». En toute hypothèse, note avec psychologie l'hebdomadaire, ce genre de surveillance policière n'est pas de nature à renforcer « la confiance entre croyants et athées ». Pour ne rien dire des risques encourus à plus long terme. L'Eglise orthodoxe russe s'efforce en effet l'an prochain son millénaire. Un responsable du PC à Grouchevo juge qu'alors « rien n'arrêtera les pèlerins ».

Plais au ciel — et à la Sainte Vierge — que la presse soviétique soit longtemps animée du même souci — nouveau — de défendre les droits des croyants ! Mais l'attrait du fantastique, du surnaturel, peut encore réserver quelques surprises dans un monde où l'on n'a pas acquis la même prudence qu'ailleurs... à l'égard des miracles de Lourdes ou de Fatima par exemple.

A. J.

POLOGNE

Deux journalistes inculpés d'espionnage

Varsovie. — Deux journalistes polonais, qui avaient été arrêtés en avril dernier pour espionnage, ont été formellement inculpés par la justice de leur pays, à annoncé mardi 18 août le porte-parole du gouvernement, M. Jerzy Urban.

MM. Mariusz Dastych, quarante-six ans, et Tadeusz Podwysoki, cinquante-six ans, travaillaient jusqu'à leur arrestation, au quotidien gouvernemental *Komunistyczny*. Ils sont accusés d'avoir mené « des activités d'espionnage au profit d'un Etat occidental », que M. Urban n'a pas voulu nommer. MM. Dastych et Podwysoki, a-t-il précisé, transmettaient diverses informations politiques, sociales et économiques sur la Pologne et les autres pays socialistes. Deux Danois, arrêtés le 19 avril dernier dans le nord-ouest de la Pologne, seront d'autre part prochainement jugés, également pour espionnage, par un tribunal militaire, à indiqué le porte-parole du gouvernement. L'espionnage est passible en Pologne de la peine de mort.

En cours de la même conférence de presse, M. Urban a estimé que le syndicat dissident *Solidarność* avait prouvé qu'il était « une agence de service d'un Etat étranger » en acceptant un don d'un million de dollars octroyé en juillet dernier par le Congrès américain. Lech Walesa a démenti cette interprétation en indiquant que ce don avait été refusé par *Solidarność*. Il a cependant exprimé l'intention de proposer que cette somme soit utilisée à des fins « exclusivement médicales ».

(AFP)

GRANDE-BRETAGNE

Un tireur fou tue quatorze personnes près de Londres

LONDRES
de notre correspondant

Un homme de vingt-sept ans, pris d'un soudain accès de folie meurtrière, a tué quatorze personnes, dont sa mère, et fait autant de blessés, le mercredi 19 août, à Hungerford (ouest de Londres). Huit heures durant, il a plongé dans la terreur la bourgade située en bordure d'autoroute, avant de se loger une balle en pleine tête, dans la petite école communale où il s'était retranché.

Il est un peu plus de midi quand Michael Ryan fait irruption dans la rue principale d'Hungerford : une kalachnikov dans une main, un revolver dans l'autre, il ouvre immédiatement le feu.

« On aurait dû Rambo », raconteront plusieurs des témoins. Le tireur pris de folie a revêtu une veste de treillis. Il porte une carabine en bandouillère et un bandana autour du front. Pendant plus d'une heure, il va vider un chargeur après l'autre, ses armes à hauteur de la hanche, tout en marchant « comme à la promenade ». Il tire « sur tout ce qui bouge » : les passants, les voitures, une ambulance arrivant toutes aérées hurlantes, un policier qui

tente de le raisonner et des enfants terrorisés courant se mettre à couvert.

Bon nombre de victimes sont restées tout l'après-midi là où elles étaient tombées, affaissées au volant de leur voiture, ou couchées en travers de la chaussée. Un taxi dont le chauffeur a été tué est allé finir sa course contre un autre véhicule abandonné par ses occupants.

Avant de gagner le centre-ville, Michael Ryan avait abattu froidement une jeune mère de famille qui piquait dans un bois en compagnie de ses deux enfants. Il s'était ensuite rendu chez sa mère pour la tuer d'une seule balle, avant d'incendier le pavillon.

Pris en chasse, l'homme s'est barricadé dans une école secondaire, aussitôt encerclée par des centaines de policiers. En fin d'après-midi, le silence sur Hungerford n'était troublé que par le passage des hélicoptères et les aboiements des chiens. Des bobines circulaient encore dans les rues, porte-voix à la main, pour intimor l'ordre aux habitants de s'enfermer à double tour, et de s'éloigner des fenêtres.

Des officiers ont parlé avec Michael Ryan. Mais peu avant 19 heures, il s'est tiré une balle dans la tête. Les policiers, quant à eux, ne se sont jamais servis de leurs armes. Ils ont mis une heure avant de s'aventurer jusqu'à son corps, qu'ils ont tiré à l'aide d'une corde, de peur que le dément ne se soit piégé avec une grenade brandie quelques heures plus tôt.

Michael Ryan était un homme apparemment sans histoire, et sans passé judiciaire. Il avait la passion des armes. Depuis son bref passage chez les parachutistes, il avait entrepris de la collectionner, jusqu'à se trouver à la tête d'un véritable petit arsenal.

Joué, le ministre de l'Intérieur a promis un réexamen de la législation sur le port d'armes en Grande-Bretagne, déjà considérée comme l'une des plus restrictives d'Europe. — (Interim.)

GRÈCE

Le gouvernement recule sur le contrôle des biens de l'Eglise

Le gouvernement grec a reculé devant une épreuve de force avec le clergé orthodoxe sur le contrôle de la gestion des biens de l'Eglise. Il a retiré, le mardi 18 août, les décrets d'application de la loi votée en avril dernier par le Parlement.

Cette loi prévoyait notamment la constitution, pour gérer les biens de l'Eglise, d'un conseil spécial dont le président serait nommé par le conseil des ministres et dont le conseil d'administration serait composé à égalité de représentants de l'administration et de l'Eglise. Elle prévoyait également l'élection de laïcs au conseil ecclésiastique et métropolitain.

La hiérarchie de l'Eglise, qui avait menacé de demander son rattachement au patriarcat de Constantinople au cas où cette loi entrerait en vigueur, avait déposé un recours devant le Conseil d'Etat. Celui-ci devait se réunir mardi pour examiner la question. Le gouvernement a préféré prendre les devants en retirant les décrets d'application.

Cette décision a été interprétée par les milieux autorisés de l'Eglise de Grèce comme une « première victoire » face au ministre de l'Education et des cultes, M. Andonis Trias, « tête noire » de la plupart des prélats de l'Eglise de Grèce.

(Publité)

RECYCLAGE SCIENTIFIQUE BACHELIERS LITTERAIRES

Dictionnaire à jour, classe préparatoire annuelle, médecine, pharmacie, concours paramédicaux, S.N.V., etc.

CEPES

57, rue Charles-Lafitte, 92200 Neuilly 47.45.08.19 ou 47.22.94.94.

Le Monde sur minitel

VACANCES : PARTIR DEMAIN...

Pour ceux qui s'y prennent à la dernière minute

3615 TAPÉZ LEMONDE puis VVF

Un appel de catholiques ukrainiens

Cité du Vatican (AFP). — Deux évêques catholiques ukrainiens, 23 prêtres, 12 religieux et religieuses et 174 laïcs sont sortis de la clandestinité pour demander la légalisation de leur Eglise, officiellement inexistante depuis son intégration forcée à l'Eglise orthodoxe en 1946, a-t-on appris mercredi 19 août à Rome de source religieuse ukrainienne.

Le 2 août dernier, les deux évêques, Pavlo Vasyluk et Ivan Semedi, ont remis au Kremlin le texte d'un appel adressé au pape et par son intermédiaire au gouvernement soviétique.

Parvenu à Rome, ce message a été traduit de l'ukrainien en italien et remis lundi dernier au pape à Castiglioncello, à l'indigé à l'AFP le cardinal Myroslav Ivan Lubachivsky, archevêque majeur de Lvov et chef de l'Eglise catholique ukrainienne, qui vit à Rome.

Faisant une allusion explicite à la « perestroïka » (politique de restructuration) lancée par

M. Gorbatchev, les signataires affirment que ce sont les « circonstances favorables actuelles » qui les ont incités à sortir de la clandestinité à l'occasion du millénaire du baptême de l'Ukraine, en 988.

« Nous demandons à Votre Sainteté », écrivent-ils au pape, d'appuyer par tous les moyens possibles la légitime légalisation de l'Eglise catholique ukrainienne en URSS et en même temps nous adressons par votre intermédiaire au gouvernement de l'URSS cette déclaration sur la sortie de la clandestinité d'une partie de l'Eglise catholique ukrainienne ».

L'Eglise « unifiée » — dont l'existence et le soutien que lui accorde le Vatican sont l'un des principaux problèmes entravant les relations entre le Saint-Siège et Moscou — compte, selon les estimations des experts occidentaux, quelque quatre millions de fidèles, une dizaine d'évêques et quelques centaines de prêtres clandestins.

Vaste restructuration des organes du gouvernement

L'Assemblée nationale bulgare a décidé, le mardi 18 août, une restructuration du gouvernement qui entraîne un important remaniement ministériel. Les changements doivent préparer une réforme de la Constitution bulgare annoncée par le chef du parti et de l'Etat, M. Todor Jivkov, devant le plénum du comité central du PC bulgare les 27 et 28 juillet dernier.

VIENNE
de notre correspondante

Les mesures adoptées, qui entreront en vigueur le 1^{er} janvier 1988, prévoient notamment la suppression des quatre conseils — économique, social, agricole et culturel — auprès du conseil des ministres, de la commission du plan, des ministères des finances, du commerce, de l'éducation et de plusieurs comités d'Etat chargés de questions différentes.

Le conseil économique, qui était chargé de coordonner les activités de tous les ministères et organismes économiques, sera remplacé par deux ministères, celui de l'économie et du plan et celui du commerce extérieur. Le premier a été confié à M. Stojan Ovcharov, un ingénieur de quarante-cinq ans, qui n'a pas rempli jusqu'à présent, de fonctions importantes et qui n'est ni membre du bureau politique ni membre du secrétariat du comité central ; le second sera dirigé par M. Andreï Loukanov, membre suppléant du bureau politique.

M. Opatzov, membre du bureau politique et ancien ministre de la construction mécanique, un des principaux auteurs de la réforme économique bulgare et qui dirigeait jusqu'ici le conseil économique, a été libéré de ses fonctions de vice-président du conseil des ministres.

La commission des conseils sociaux ont été transférées au ministère de la santé et des affaires sociales, qui restera entre les mains de l'ancien ministre de la santé, M. Radoï Popov. Des ministères de l'agriculture, de la culture et de l'éducation remplaceront, sans changement de titulaire, le conseil chargé de l'agriculture, le conseil chargé de la culture et de l'éducation.

A la suite de ce remaniement, M. Georgi Atanasov, président du conseil des ministres, n'aura plus qu'un seul vice-premier ministre : son collègue, M. Grigor Stankov, les huit autres postes de vice-premier ministre ayant été supprimés.

L'exemple hongrois

L'Assemblée nationale a chargé une commission de vingt et un membres, présidée par M. Todor Jivkov, de préparer la réforme de la Constitution bulgare. M. Jivkov, qui avait sévèrement critiqué, devant le plénum du mois de juillet, « le pouvoir démesuré et incontrôlable » de certains cadres et organes du Parti, avait annoncé à cette occasion la suppression du Conseil d'Etat et du conseil des ministres, qui doivent fusionner dans un « organe fondamental nouveau », lequel aura à la fois des « fonctions exécutives et distributives ».

Sur le plan administratif, l'Assemblée nationale a décidé de réduire le système des régions, qui avait existé avant 1959, en attribuant des compétences plus larges aux communes, selon le principe de l'autogestion.

La réforme politique qu'envisage M. Jivkov s'inspire, dans une large

mesure, semble-t-il, des mesures prises en Hongrie visant à un renforcement du rôle du Parlement et du gouvernement sur la base d'une certaine démocratisation du système politique sans mettre en cause le rôle dirigeant du Parti. Ce dernier doit, à l'avenir, se limiter à définir les stratégies politiques et économiques en laissant aux organes compétents de l'Etat le soin de trouver des solutions aux problèmes posés. Le texte adopté en juillet par le comité central prévoit également un changement du système électoral par l'admission de candidatures multiples et la participation de la population par voie de référendum aux décisions du pouvoir.

Sur le plan économique, une Association nationale des producteurs — dans laquelle seront représentés les nouvelles associations interbranchées d'entreprises et en train de se constituer et les grands complexes industriels — doit « défendre les intérêts des producteurs à l'égard des organes de l'Etat et du parti ».

La réforme économique bulgare a été relancée au début de cette année par une série de mesures concernant notamment l'autofinancement et l'autogestion des entreprises, la création de banques commerciales, l'autorisation donnée aux particuliers d'exercer des activités commerciales privées « dans leur temps libre » et l'entrée en vigueur d'un nouveau code du travail. L'objectif est de rétablir progressivement des prix réels, d'abandonner les subventions excessives, d'inciter à la concurrence, de fixer des salaires en fonction de la qualité du travail et de former, le cas échéant, des entreprises non rentables.

M. Jivkov avait qualifié, dans son discours devant le plénum de juillet dernier, la réforme prévue de « tournant historique ». Le document du comité central y voit « une nouvelle révolution industrielle » et met en garde contre les conséquences qu'entraînerait un éventuel échec de ce vaste programme de restructuration de la société bulgare.

WALTRAUD BARYLL

BELGIQUE

M. Happart « condamné » à exercer ses fonctions de bourgmestre à Fourons

Liège (AFP). — Un juge de Liège a condamné José Happart, bourgmestre de la petite commune belge à majorité francophone de Fourons, à exercer les fonctions de premier magistrat de la commune, et cela malgré les interdictions des autorités provinciales flamandes et du ministère de l'Intérieur.

Une plainte avait été déposée par un entrepreneur de Fourons à qui M. Happart, rétrogradé au titre de « premier échevin », avait ainsi justifié son incapacité de lui fournir les documents administratifs nécessaires à la poursuite de son travail.

Dans son journal, publié mercredi 19 août par le quotidien *Le Libre Belgique*, le vice-président du tribunal de première instance de Liège critique sévèrement le gouvernement. Il lui reproche des « errements juridiques » abominables au fait que la commune n'a plus de bourgmestre et que M. Happart ne

peut délivrer les certificats administratifs que lui demandent ses administrés.

Plusieurs responsables politiques flamands accusent M. Happart de refuser d'utiliser le néerlandais dans l'exercice de ses fonctions, au mépris de la loi, et même pour certains, de ne pas connaître la langue de la province.

Celui-ci réfute formellement ces arguments et fait valoir qu'il a demandé très officiellement, mais sans recevoir de réponse claire, quelle instance pouvait vérifier sa connaissance de cette langue (le Monde du 15 août).

L'affaire de Fourons empoisonne depuis vingt-cinq ans la vie politique belge et symbolise la persistance des difficultés entre les deux grandes communautés linguistiques du royaume.

Khartoum et la

Plusieurs centaines de civils

Le 19 août, à Khartoum, le régime militaire a tué plusieurs centaines de civils, dont des femmes et des enfants, lors d'une opération de nettoyage dans le centre-ville. Les responsables militaires ont déclaré que les civils avaient été tués en tentant de résister à l'opération. Les victimes ont été enterrées dans des puits.

Le régime militaire a déclaré que les civils avaient été tués en tentant de résister à l'opération. Les victimes ont été enterrées dans des puits. Le régime militaire a déclaré que les civils avaient été tués en tentant de résister à l'opération. Les victimes ont été enterrées dans des puits.

Le régime militaire a déclaré que les civils avaient été tués en tentant de résister à l'opération. Les victimes ont été enterrées dans des puits.

REPUBLIQUE SUD-AFRICAINE

En raison de la grève, l'Anglo-American ferme une mine d'or

La grève des mineurs a entraîné la fermeture de la mine d'or Anglo-American. Les responsables de la mine ont déclaré que la grève avait entraîné la fermeture de la mine. Les responsables de la mine ont déclaré que la grève avait entraîné la fermeture de la mine.

La grève des mineurs a entraîné la fermeture de la mine d'or Anglo-American. Les responsables de la mine ont déclaré que la grève avait entraîné la fermeture de la mine. Les responsables de la mine ont déclaré que la grève avait entraîné la fermeture de la mine.

La grève des mineurs a entraîné la fermeture de la mine d'or Anglo-American. Les responsables de la mine ont déclaré que la grève avait entraîné la fermeture de la mine. Les responsables de la mine ont déclaré que la grève avait entraîné la fermeture de la mine.

La grève des mineurs a entraîné la fermeture de la mine d'or Anglo-American. Les responsables de la mine ont déclaré que la grève avait entraîné la fermeture de la mine. Les responsables de la mine ont déclaré que la grève avait entraîné la fermeture de la mine.

La grève des mineurs a entraîné la fermeture de la mine d'or Anglo-American. Les responsables de la mine ont déclaré que la grève avait entraîné la fermeture de la mine. Les responsables de la mine ont déclaré que la grève avait entraîné la fermeture de la mine.

La grève des mineurs a entraîné la fermeture de la mine d'or Anglo-American. Les responsables de la mine ont déclaré que la grève avait entraîné la fermeture de la mine. Les responsables de la mine ont déclaré que la grève avait entraîné la fermeture de la mine.

La grève des mineurs a entraîné la fermeture de la mine d'or Anglo-American. Les responsables de la mine ont déclaré que la grève avait entraîné la fermeture de la mine. Les responsables de la mine ont déclaré que la grève avait entraîné la fermeture de la mine.

La grève des mineurs a entraîné la fermeture de la mine d'or Anglo-American. Les responsables de la mine ont déclaré que la grève avait entraîné la fermeture de la mine. Les responsables de la mine ont déclaré que la grève avait entraîné la fermeture de la mine.

La grève des mineurs a entraîné la fermeture de la mine d'or Anglo-American. Les responsables de la mine ont déclaré que la grève avait entraîné la fermeture de la mine. Les responsables de la mine ont déclaré que la grève avait entraîné la fermeture de la mine.

La grève des mineurs a entraîné la fermeture de la mine d'or Anglo-American. Les responsables de la mine ont déclaré que la grève avait entraîné la fermeture de la mine. Les responsables de la mine ont déclaré que la grève avait entraîné la fermeture de la mine.

La grève des mineurs a entraîné la fermeture de la mine d'or Anglo-American. Les responsables de la mine ont déclaré que la grève avait entraîné la fermeture de la mine. Les responsables de la mine ont déclaré que la grève avait entraîné la fermeture de la mine.

La grève des mineurs a entraîné la fermeture de la mine d'or Anglo-American. Les responsables de la mine ont déclaré que la grève avait entraîné la fermeture de la mine. Les responsables de la mine ont déclaré que la grève avait entraîné la fermeture de la mine.

La grève des mineurs a entraîné la fermeture de la mine d'or Anglo-American. Les responsables de la mine ont déclaré que la grève avait entraîné la fermeture de la mine. Les responsables de la mine ont déclaré que la grève avait entraîné la fermeture de la mine.

La grève des mineurs a entraîné la fermeture de la mine d'or Anglo-American. Les responsables de la mine ont déclaré que la grève avait entraîné la fermeture de la mine. Les responsables de la mine ont déclaré que la grève avait entraîné la fermeture de la mine.

La grève des mineurs a entraîné la fermeture de la mine d'or Anglo-American. Les responsables de la mine ont déclaré que la grève avait entraîné la fermeture de la mine. Les responsables de la mine ont déclaré que la grève avait entraîné la fermeture de la mine.

La grève des mineurs a entraîné la fermeture de la mine d'or Anglo-American. Les responsables de la mine ont déclaré que la grève avait entraîné la fermeture de la mine. Les responsables de la mine ont déclaré que la grève avait entraîné la fermeture de la mine.

La grève des mineurs a entraîné la fermeture de la mine d'or Anglo-American. Les responsables de la mine ont déclaré que la grève avait entraîné la fermeture de la mine. Les responsables de la mine ont déclaré que la grève avait entraîné la fermeture de la mine.

La grève des mineurs a entraîné la fermeture de la mine d'or Anglo-American. Les responsables de la mine ont déclaré que la grève avait entraîné la fermeture de la mine. Les responsables de la mine ont déclaré que la grève avait entraîné la fermeture de la mine.

La grève des mineurs a entraîné la fermeture de la mine d'or Anglo-American. Les responsables de la mine ont déclaré que la grève avait entraîné la fermeture de la mine. Les responsables de la mine ont déclaré que la grève avait entraîné la fermeture de la mine.

La grève des mineurs a entraîné la fermeture de la mine d'or Anglo-American. Les responsables de la mine ont déclaré que la grève avait entraîné la fermeture de la mine. Les responsables de la mine ont déclaré que la grève avait entraîné la fermeture de la mine.

La grève des mineurs a entraîné la fermeture de la mine d'or Anglo-American. Les responsables de la mine ont déclaré que la grève avait entraîné la fermeture de la mine. Les responsables de la mine ont déclaré que la grève avait entraîné la fermeture de la mine.

La grève des mineurs a entraîné la fermeture de la mine d'or Anglo-American. Les responsables de la mine ont déclaré que la grève avait entraîné la fermeture de la mine. Les responsables de la mine ont déclaré que la grève avait entraîné la fermeture de la mine.

Des travailleurs clandestins portugais chez Saint-Gobain

Le Monde
Sans Vis

Société

Le président de SOS-Racisme à « l'Heure de vérité »

La meilleure façon de lutter contre le racisme est de s'attaquer aux « insuffisances de la société française »

Pour sa première participation à l'émission « l'Heure de vérité » sur Antenne 2, le mercredi 19 août, Harlem Désir, président de SOS-Racisme, est apparu à une majorité de téléspectateurs comme un porte-parole « convaincant » de l'antiracisme en France. Interrogés en début d'émission, 53 % des téléspectateurs avaient une « bonne opinion » de lui ; ils étaient 70 % à la fin.

Après avoir réaffirmé qu'il « n'avait pas vocation à être président de la République », et qu'il « ne se présentera donc pas à l'élection présidentielle », Harlem Désir a précisé que son mouvement sera présent dans la campagne électorale pour intervenir auprès de « l'ensemble des candidats » — « même si je ne me fais pas beaucoup d'illusions sur l'extrême droite » — afin qu'« ils prennent en compte » certains « enjeux importants » de cette élection, comme « la lutte contre le racisme ».

Pour lui, les récentes agressions racistes, notamment à Nice et à Châteauroux, sont des « phénomènes très inquiétants ». Il a préconisé la création dans toutes les villes de France, à l'instar de Châteauroux, de « comités de prévention du racisme ».

Concernant le code de la nationalité, Harlem Désir a réaffirmé son hostilité à une réforme « dont le but serait de faire plaisir à l'extrême droite et déboucherait sur une politique de l'exclusion ».

L'essentiel de sa prestation télévisée fut un plaidoyer en faveur de

l'intégration des immigrés, qui pourrait être concrétisée, selon lui, par le vote des immigrés aux élections municipales. « Mais il ne faut rien imposer, a-t-il souligné. Dans ce domaine, le consensus est nécessaire. Donner ce droit de vote aux immigrés serait en faire de véritables citoyens de la ville et optimiser leur intégration ».

S'attachant à illustrer sa démonstration par des exemples montrant que le racisme au quotidien pouvait être combattu par des solutions aux problèmes concrets, le leader de SOS-Racisme devait affirmer : « Il ne faut pas crier Le Pen, Le Pen... mais s'attaquer aux insuffisances de la société française ».

Si tout son discours était soutenu par une condamnation du racisme sous toutes ses formes, il s'est montré particulièrement ferme dans son aversion pour le terrorisme — « qui n'est jamais justifié » — et pour le régime de l'apartheid en Afrique du Sud. « Je pense que la France pourrait faire plus pour les Noirs et ceux qui luttent contre l'apartheid », a-t-il ajouté, préconisant « un isolement politique et économique du régime de l'apartheid ».

Enfin, le président de SOS-Racisme a souligné que les Français et les immigrés « devaient être égaux en droits, mais aussi en devoirs ». Déclarant être contre l'immigration clandestine, il a cependant estimé que, si expulsions il devait y avoir, celles-ci devaient se faire « dans toutes les règles du droit, ce qui n'est pas le cas en France actuellement ».

Le Front national propose « un débat public radiophonique ou télévisé »

M. Harlem Désir ne se présenterait-il plus Jean-Philippe ? Le Front national qui, la veille encore, stigmatisait le passage du président de SOS-Racisme à « l'Heure de vérité » en l'appelant « Jean-Philippe », son « vrai prénom » selon lui, a réagi promptement, le mercredi 19 août au soir, par la voix de trois de ses dirigeants qui ont tous rétabli M. Désir dans son patronyme. Le secrétaire général du parti d'extrême-droite, M. Jean-Pierre Stérbois, lui a même proposé « un débat public radiophonique ou télévisé ».

« Si les idées qu'il défend sont justes, dit le bras droit de M. Jean-Marie Le Pen dans un communiqué, je suis convaincu qu'il ne se dérobera pas. Harlem Désir, l'homme aux deux visages, a montré volontairement le profil de l'humaniste angélique, défenseur des Droits de l'homme, mais en vérité d'abord des droits des immigrés », souligne-t-il.

Le discours relativement modéré d'Harlem Désir n'apporte pas de réponse satisfaisante à d'importantes questions — sur l'immigration, a estimé M. Bruno Gollnisch, député FN du Rhône. M. Bruno Mégret, député FN de l'Isère, a qualifié la prestation du président de SOS-Racisme de « festival de sophisme ». « Harlem Désir prétend avancer pour l'harmonie de la communauté nationale, mais il travaille à la dissolution de la nation. Il trompe les Français », a affirmé M. Mégret.

Selon le secrétaire général adjoint du Parti républicain (PR), M. Jean-Pierre Raffarin, « Harlem Désir a réussi une performance tactique en dépolitisant et en radicalisant son

discours ». « Le leader de SOS-Racisme a marqué des points qu'il perdrait aussitôt s'il s'engageait à nouveau aux côtés des leaders socialistes », a-t-il précisé.

« Avec sa simplicité et sa conviction, Harlem Désir a fait plus en une soirée pour démonter les dissonances de la France que tous les partis politiques réunis », et il « apparaît aujourd'hui comme l'anti-Yaka — le plus crédible : ce n'est déjà plus Harlem Désir, c'est déjà Harlem Volonté », a estimé M. Lionel Soler (UDF, barrière), ancien secrétaire d'Etat.

Dans la presse

Mieux qu'un « vrai » politicien

La presse nationale salue, dans ses éditions du 20 août, la performance médiatique du président de SOS-Racisme. Pour Bernard Pellegrin, du *Matin*, Harlem Désir « a sûrement su faire avancer un tout petit peu la tolérance », en « évitant les mots qui font peur et en cherchant le plus petit dénominateur commun sur un sujet qui est habituellement le plus grand diviseur ».

J.-M. Helvig, dans *Libération*, constate qu'« en se posant comme défenseur intransigent des droits de l'homme », Harlem Désir « se situe sur des positions plus solides » que lorsque la mode était à « l'apologie sympathique mais ambiguë du métissage culturel ».

Le *Quotidien de Paris* reconnaît qu'il « s'est montré presque plus habile encore que les « vrais » politiciens à déjouer les pièges qui lui étaient tendus », mais ajoute que même s'il a affirmé qu'il ne serait pas candidat à l'Élysée, « il n'a pas pu convaincre sur son apolitisme pur et dur ».

Renaud Matignon, dans le *Figaro*, lui a trouvé « une candeur étudiée » et pense que pour Harlem Désir le racisme est une « cause détestable mais indispensable ». D'où les « effets bizarres » de ses « campagnes », qui « ont les peurs et les haines pour mieux les dénoncer ensuite ».

Enfin *l'Humanité* estime qu'Harlem Désir « a esquissé les raisons formelles et sociales du racisme » et que ses propositions ne sont « pas bien claires ».

Quinze « Heures de vérité » avant le 30 mars. — L'émission « l'Heure de vérité » sera bimensuelle d'ici au scrutin du 30 mars prochain. En effet, « en raison de l'importance de l'enjeu de l'élection présidentielle », Antenne 2 a décidé de faire « un effort exceptionnel » en programmant avant la fin du mois de mars quinze émissions, soit deux de plus que prévu à l'origine. Après Harlem Désir, se succéderont notamment à la rentrée M. Michèle Barzach, ministre de la santé (2 septembre), M. François Jourdain, ministre de la culture et de la communication (23 septembre), et M. Lionel Joquin, premier secrétaire du PS (8 octobre).

SPORTS

NATATION : les championnats d'Europe

Diva Murielle

La deuxième journée des championnats d'Europe de natation a été riche en émotions. Le public, fou, a généreusement applaudi le relais quatre fois 200 mètres hommes de la République fédérale d'Allemagne, qui, grâce à un sprint magistral de Michael Gross, a triomphé de ses cousins de l'Est et pulvérisé le record du monde, détenu par les États-Unis depuis 1964 en 7 mn 15 s 69, en 7 mn 13 s 10. Lors du 400 mètres quatre nages, c'est un Hongrois de vingt ans, Tamás Daray, qui a fait chuter le record du monde en 4 mn 15 s 42.

Un peu gênés le matin, lors des éliminatoires, les Français se sont rattrapés en soirée. En terminant sixième de la finale du 100 mètres papillon, le nageur franco-américain Jim Askervold, a amélioré un record de France qu'il avait établi il y a un mois, lors des championnats des États-Unis (54 s 78). Christophe Bordeau, huitième au 400 mètres quatre nages, a, lui aussi, battu son record (4 mn 25 s 44). Enfin, Stéphane Caron, pour son premier plongeon dans la piscine de Schiltigheim, a amélioré son temps au 200 mètres (1 mn 49 s 47), au cours d'un relais quatre fois 200 mètres bouclé en 7 mn 23 s 46 (nouveau record de France).

Mais le premier vrai triomphe tricolore a eu lieu dans une autre piscine de la ville, où Murielle Hermine a remporté l'épreuve de natation synchronisée en solo.

que la blonde jeune fille : j'ai choisi d'effectuer des exercices difficiles physiquement mais qui me rendent plus mobile dans l'eau.

STRASBOURG de notre envoyé spécial

Une jambe qui émerge, des pieds qui s'enlèvent en tournant, parfois une tête qui apparaît hors de l'eau pour afficher un grand sourire : les participantes aux épreuves de natation synchronisée jouent à descendre et remonter à la surface. Tels des ludions, elles bondissent où on ne les attend pas, pour s'enfoncer tête la première, presque sans rider l'eau bleue de la piscine.

Dans l'air, la musique qu'elles ont choisie hurle pour rythmer le ballet. En l'air aussi, en haut de six chaises métalliques, tels des arbitres de tennis, quelques juges observent et notent. Gare aux gestes sans grâce, aux corps trop souvent hors de l'eau, aux figures mal terminées. Marjolène Both, la petite Hollandaise de seize ans, en a fait la triste expérience. Son manque de concentration a déplié à ces dames. D'un même mouvement, elles l'ont, par leurs faibles notes, renvoyée au bas du classement, avec 88 points. Juste 10 points de moins que Muriel Hermine.

Il est vrai que l'enfant d'Amsterdam a encore beaucoup de séances d'entraînement à subir avant d'atteindre la majesté de la Française, la sirène Hermine, aussi à l'aise dans l'eau que sur un plancher d'opéra. Son mince corps de 1,77 mètre disparaît dans l'eau, avant d'offrir une succession de grands écarts. Les jambes tournent, virent, se plient, sans que jamais la tête de la nageuse apparaisse. Angoissés, les spectateurs commentent à s'inquiéter pour sa respiration, juste à la bonne note de la musique du film *Diva*, qui accompagne son exhibition.

Un ballet régi à la perfection et une grande souplesse de mouvement, voilà Hermine enfin couronnée. Une victoire qu'elle tente d'atteindre depuis longtemps, mais qui souvent lui échappe, comme aux Jeux olympiques de Los Angeles ou aux Championnats du monde de Madrid l'an dernier. « Ma chorégraphie a complètement changé, expli-

Quinze secondes sous l'eau

Amedeo, le chorégraphe américain, a aussi aidé la nageuse. « Il lui a apporté beaucoup au niveau de la force morale », assure Françoise Schuler, l'entraîneur de l'équipe de France, persuadée que le travail effectué depuis l'an dernier par ses nageuses, se traduira par des progrès techniques. Les premiers résultats de Strasbourg confirment ses impressions.

Muriel Hermine, qui va bientôt avoir vingt-quatre ans, ne répond pas lorsqu'on lui demande si elle a encore l'intention de continuer longtemps à s'entraîner cinq heures par jour et à souffrir, tout en souriant, pour plaire aux juges : « Non, je souris dans l'eau car je vis mon ballet et en plus, après douze ans de pratique de la natation, j'éprouve toujours autant de joie de me mouvoir dans l'élément liquide ». La Tourangelle, devenue Parisienne, évoque son club du Racing. « Une pépinière de nageuses de haut niveau », où il fait bon vivre. Elle parle des jeunes qui se passionnent maintenant pour la natation synchronisée, du niveau des championnats de France qui s'améliore : d'Anne Capron et Karine Schuler, avec qui elle évolue en duo et en ballet.

La blanche Hermine, tout à la joie de son nouveau titre de championne d'Europe, oublie les sacrifices consentis. Le sourire, lorsque la tête émerge de l'eau, cache les heures de travail nécessaires pour s'entraîner à ne pas respirer. « Je suis une des seules nageuses à rester quinze secondes sous l'eau », affirme la ballerine aquatique ; des secondes pendant lesquelles ses jambes dessinent de merveilleuses figures pour le plaisir de tous ceux qui n'arriveraient même pas à faire une galopette.

SERGE BOLLOCH.

FOOTBALL : le championnat de France

Monaco creuse l'écart

Vainqueur de Paris SG (1 à 0) au Parc des Princes, le mercredi 19 août, lors de la sixième journée du championnat, l'AS Monaco a consolidé sa première place au classement. Les Monegasques possèdent désormais deux points d'avance sur Bordeaux, qui n'a pu réussir que le match nul à Montpellier (0 à 0).

PREMIÈRE DIVISION

*Nîort b. St-Etienne 2-1
*Cannes b. *Toulouse 1-0
*Montpellier b. Bordeaux 0-0
*Monaco b. Paris-SG 1-0
*Le Havre et Toulon 1-1
*Lens et Lille 1-1
*Marseille b. Brest 1-0
*Auxerre et Laval 1-1
*Metz et Metz Racing P 0-0
*Nice b. Nantes 3-1

Classement. — 1. Monaco, 10 pts ; 2. Bordeaux, 8 ; 3. Toulon, Paris-SG, Metz Racing P, Cannes, 7 ; 7. Lille, Montpellier, Marseille, Nice, Auxerre, St-Etienne, Toulouse, 6 ; 14 Laval, Le Havre, Metz, Nîort, Nantes, 5 ; 19. Lens, 4 ; 20. Brest, 3.

DEUXIÈME DIVISION

*Montceau b. Bastia 2-1
*Aix et Sochaux 1-1
*Le Puy b. Marignac 2-1
*Lyon b. Nîmes 2-0
*Tours et Dijon 0-0
*Lorient b. Châteauroux 2-1
*Ajaccio b. Guingamp 1-0
*Grenoble et Sète 1-1
*Orléans b. Châteauroux 1-0
Classement. — 1. Sochaux, Montceau, 10 pts ; 3. Lyon, 9.
*Mulhouse et Rouen 1-1
*Lorient b. *Reims 3-1
*Quimper b. Dunkerque 1-0
*Angers b. St-Dizier 2-1
*Abbeville et Nancy 1-1
*Reims b. La Roche 1-0
*Cen b. Guingamp 2-0
*Valenciennes b. Metz 2-0
Classement. — 1. Strasbourg, 11 pts ; 2. Rouen, Mulhouse, 9.

ATHLÉTISME : records de France. — La Nipote Florence Giolitti a battu son propre record de France du 1 500 mètres en 4 mn 5 s 78, mercredi 19 août, lors de la réunion internationale de Zürich. Au cours de ce même meeting, Annette Sergent a établi un nouveau record de France sur 3 000 mètres en 8 mn 46 s 12.

La leçon de Désir

(Suite de la première page.)

Rassurer ceux qui, sensibles à une propagande haineuse, croyaient jusqu'alors qu'il personnifiait un mouvement de révolte, subversif et de désordre. Convaincre jusqu'aux Français qui s'estiment victimes de l'immigration que celle-ci peut être, comme elle l'a souvent été dans le passé, une chance pour la France.

Moderation dans l'analyse (« La France n'est pas raciste », tous les électeurs du Front national ne sont pas des « fanatiques »), pragmatisme dans les propositions (il faut commencer par « réparer les atrocités » des grands ensembles), prudence sur les questions purement politiques (« la

Nouvelle-Calédonie, je ne suis pas un spécialiste »), légalisme (« je suis contre l'immigration clandestine »), optimisme (« il y a aujourd'hui un modèle des Minguettes » après leur réhabilitation), espoir (« l'intégration, ça marche quand on s'en occupe »), consensus (« il y a des gens bien dans tous les partis politiques »).

Ce cocktail inspiré par une philosophie des droits de l'homme très classiquement républicaine, que ne l'approuverait-il ? Le fait que, selon la SOFRES, Harlem Désir soit passé, au cours de l'émission, de 53 % d'opinions favorables à 70 % — un record — montre bien que le leader de SOS-Racisme est apparu comme

un symbole de rassemblement et non comme un élément de crispation de la société française. M. Malhuret, secrétaire d'Etat aux droits de l'homme, a bien noté que le fondateur de SOS-Racisme avait « montré à ses adversaires qu'il n'était pas un épouvantail ».

Il est à craindre que dans les mois à venir l'effet bénéfique de ce moment médiatique estival ne se dilue dans les polémiques que ne manqueront pas de faire naître tous ceux dont le fonds de commerce électoral est lié à la peur et au refus de cette intégration que Harlem Désir défend et incarne si bien. Cette leçon de politique — au sens étymologique — aura-t-elle donné quelques idées, sur la forme et sur le fond, à ceux dont la politique est vraiment le métier ? Et qui s'obstinent trop souvent à calculer leur indice d'habileté quand il leur suffit, parfois, de dire calmement ce qu'ils pensent. On peut rêver...

BRUNO FRAPPAT.

Deux disparitions

L'abbé Casy Rivière

Nous apprenons la mort de l'abbé Casy Rivière, le 2 août, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, dans la petite commune de l'Arège, La Bastide-de-Besplas, où il officiait depuis plus de trente ans.

« Si un jour on doit mettre quelque chose sur ma tombe, je voudrais qu'on inscrive ceci : « Casy Rivière, étranger sur terre », confiait-il en 1976 dans une interview à *Panorama*.

Né à Saint-Girons dans une famille de laïques militants, baptisé à la sauvette à quatre ans par deux tantes sourcilieuses, c'est un autodidacte que ce « privé de catéchisme » devint prêtre à trente-six ans, après être passé par l'école normale de Foix et avoir fait une carrière d'instituteur.

C'est un professeur de lettres qui provoqua en lui un véritable « coup de grâce » en lui parlant de Pascal. Il se passionna ensuite pour les écrits catholiques, avec lesquels il entretint une longue correspondance : Mauriac, qui lui donna l'envie d'être prêtre, Montherlant, qui lui dédia la *Ville dont le prince est un enfant*, Claudel, Martain, Guittou, mais aussi Camus, Kessel ou Jacques Brel.

Écrivains ou étudiants, célébrités

Jean Hougron

Entre le venin de la vengeance et le vaccin de la beauté : la folle passion du collectionneur.



DEMAIN NOTRE SUPPLEMENT

Le Monde

Le Monde

Citoyen du monde

Gary Davis est relaxé par le tribunal

Le tribunal fédéral de New York a rendu son verdict. Le premier ministre de la République d'Haïti, Jean-Bertrand Aristide, a été relaxé de toutes les charges qui lui étaient retenues. Le tribunal a jugé que les accusations de complicité dans le massacre de 1994 étaient infondées.

Le tribunal a également jugé que les accusations de complicité dans le massacre de 1994 étaient infondées.

Le tribunal a également jugé que les accusations de complicité dans le massacre de 1994 étaient infondées.

Le tribunal a également jugé que les accusations de complicité dans le massacre de 1994 étaient infondées.

Le tribunal a également jugé que les accusations de complicité dans le massacre de 1994 étaient infondées.

Le tribunal a également jugé que les accusations de complicité dans le massacre de 1994 étaient infondées.

Le tribunal a également jugé que les accusations de complicité dans le massacre de 1994 étaient infondées.

Le tribunal a également jugé que les accusations de complicité dans le massacre de 1994 étaient infondées.

Le tribunal a également jugé que les accusations de complicité dans le massacre de 1994 étaient infondées.

Le tribunal a également jugé que les accusations de complicité dans le massacre de 1994 étaient infondées.

Le tribunal a également jugé que les accusations de complicité dans le massacre de 1994 étaient infondées.

Le tribunal a également jugé que les accusations de complicité dans le massacre de 1994 étaient infondées.

Le tribunal a également jugé que les accusations de complicité dans le massacre de 1994 étaient infondées.

Le tribunal a également jugé que les accusations de complicité dans le massacre de 1994 étaient infondées.

Le tribunal a également jugé que les accusations de complicité dans le massacre de 1994 étaient infondées.

Le tribunal a également jugé que les accusations de complicité dans le massacre de 1994 étaient infondées.

Le tribunal a également jugé que les accusations de complicité dans le massacre de 1994 étaient infondées.

Le tribunal a également jugé que les accusations de complicité dans le massacre de 1994 étaient infondées.

Le tribunal a également jugé que les accusations de complicité dans le massacre de 1994 étaient infondées.

Le tribunal a également jugé que les accusations de complicité dans le massacre de 1994 étaient infondées.

Le tribunal a également jugé que les accusations de complicité dans le massacre de 1994 étaient infondées.

Le tribunal a également jugé que les accusations de complicité dans le massacre de 1994 étaient infondées.

Le tribunal a également jugé que les accusations de complicité dans le massacre de 1994 étaient infondées.

Le tribunal a également jugé que les accusations de complicité dans le massacre de 1994 étaient infondées.

Le tribunal a également jugé que les accusations de complicité dans le massacre de 1994 étaient infondées.

Le tribunal a également jugé que les accusations de complicité dans le massacre de 1994 étaient infondées.

Le tribunal a également jugé que les accusations de complicité dans le massacre de 1994 étaient infondées.

Le tribunal a également jugé que les accusations de complicité dans le massacre de 1994 étaient infondées.

Le tribunal a également jugé que les accusations de complicité dans le massacre de 1994 étaient infondées.

Le tribunal a également jugé que les accusations de complicité dans le massacre de 1994 étaient infondées.

Le tribunal a également jugé que les accusations de complicité dans le massacre de 1994 étaient infondées.

Le tribunal a également jugé que les accusations de complicité dans le massacre de 1994 étaient infondées.

Le tribunal a également jugé que les accusations de complicité dans le massacre de 1994 étaient infondées.

Le tribunal a également jugé que les accusations de complicité dans le massacre de 1994 étaient infondées.

Le tribunal a également jugé que les accusations de complicité dans le massacre de 1994 étaient infondées.

Le tribunal a également jugé que les accusations de complicité dans le massacre de 1994 étaient infondées.

Le tribunal a également jugé que les accusations de complicité dans le massacre de 1994 étaient infondées.

Le tribunal a également jugé que les accusations de complicité dans le massacre de 1994 étaient infondées.

Gobineau, le romantique

Un « portrait » éclatant et pitoyable du comte de Gobineau :
le troisième et dernier volume de ses œuvres, éditées avec passion
par Jean Gaulmier, dans la « Bibliothèque de la Pléiade ».

LES dix dernières années de la vie de Joseph Arthur, comte de Gobineau, sont sinistres, lamentables. Ce n'est même pas l'hiver d'une existence, c'est sa débâcle. Jean Gaulmier, qui a édité dans « La Pléiade » les trois volumes des œuvres de Gobineau, a débâché pour ce dernier tome « 1872-1882 » une masse de témoignages, de correspondances, d'articles composant un portrait à la fois éclatant et pitoyable.

Éclatant, le personnage public : caussur de haute volée, manieur de paradoxes étourdissants, humoriste, érudit, artiste jusqu'au bout des doigts. Historien, philosophe, romancier, poète, mais aussi sculpteur, mélomane averti, ami de Wagner et de la musique nouvelle. Un prince de la séduction.

Pitoyable, sa vie réelle, intime. Ambassadeur de France à Stockholm, c'est à n'en pas douter un médiocre diplomate, n'aimant pas le pays dans lequel il a été nommé — comme il a toujours détesté les endroits où il a dû vivre, après quelques semaines d'amour enthousiaste, — négligeant à ce point sa charge qu'il sera contraint par Decazes de demander sa mise à la retraite en 1875. Chantre de la tradition et des valeurs aristocratiques, il va entrer dans des conflits aigres et sordides avec son épouse et ses filles, jusqu'à la rupture définitive avec sa famille.

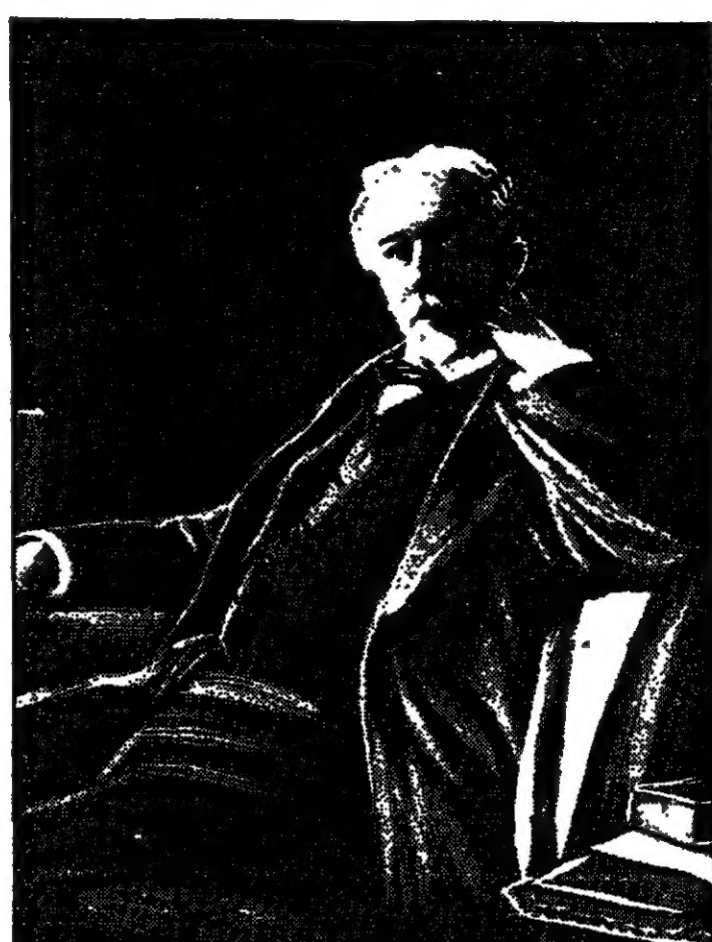
Vivant une dernière et intense passion avec M^{me} de La Tour, l'épouse de l'ambassadeur d'Italie en Suède, il ne trouvera jamais auprès de cette chrétienne austère que les réconforts, de plus en plus épisodiques, d'une amitié inquiète. Artiste enfin — sculpteur laborieux, écrivain de génie, — il ne connaît pratiquement que des déboires tant dans la recherche d'un éditeur que dans celle d'un public. Même s'il se console de cette obscurité par le sentiment de ne s'adresser qu'à une élite et par un mépris radical de la société, la blessure n'en est pas moins vive.

Lire page 11
notre ensemble
« Profils romantiques »
avec Petrus Borel,
Eduard von Keyserling
et Marceline Desbordes-Valmore.

Après son renvoi de la diplomatie, Gobineau n'est plus qu'un être terriblement seul, un sexagénaire malsé, instable, irascible, qui, d'hôtel minable en maison de cure, de chambre d'amis en meublé, court comme une mouche affolée, de Rome à Bayreuth et de Berne en Auvergne, sans jamais trouver un havre, un port où jeter enfin l'ancre pour soigner son corps et apaiser son âme.

PIERRE LEPAPE.

(Lire la suite page 11.)



Entre séduction et amertume.

Folies byzantines

L'époque extravagante
de l'empereur Justinien
vue par le romancier anglais Robert Graves.

LE Comte Bélisaire est un roman historique délicieusement austère et fort divertissant. Ce grand livre d'aventures fait somptueusement semblant de n'être que la chronique d'événements dument recensés, pour mieux, en creux, nous introduire à la pensée, ô combien byzantine !, de l'étrange sixième siècle de notre ère. Robert Graves (1895-1985), dont on connaît ici, surtout, *Moi, Claude empereur* (1), et *la Déesse blanche* (2), étudie consacrée à la gnose, a écrit d'autres romans historiques (*King Jesus*, *Wife to Mr. Milton*), mais il fut aussi un poète, comme en témoigne la beauté sévère et joyeuse de ce *Comte Bélisaire*, qu'il publia en 1938 et reprit quelque trente ans plus tard.

Bélisaire, né en Thrace en 494, mort à Constantinople en 565, fut le héros d'un temps tordu et nourri de contradictions, en suspens entre la fin d'un monde et l'aube de celui qui allait lui succéder. Rome n'était plus dans Rome quand Bélisaire devint le premier général de l'Empire d'Orient, dont le siège était Constantinople. Les Barbares batifolaient en Afrique et en Italie, la chrétienté était divisée en sectes, les monophysites s'opposaient aux orthodoxes, les ariens, les manichéens, les nestoriens, prospéraient, et les discussions théologiques enflammaient les esprits tout autant que les courses de chars. Les armées étaient misérables et composées de mercenaires venus de contrées lointaines. Le latin était la langue chic, mais la langue commune était le grec. L'Empire allait lentement agoniser, mais ça ne l'empêchait pas de flamboyer. Le roman narre par le détail l'ensemble des campagnes menées par Bélisaire, au nom de Justinien, pour réunir l'Empire, récupérer la Méditerranée, éloigner le Perse, et protéger les frontières orientales.

Graves s'est beaucoup inspiré de Procope de Césarée, qui fut l'historien officiel du siècle. Seulement, l'écrivain britannique choisit pour narrateur un eunuque attaché à l'épouse de Bélisaire, ce qui lui permet de gauchir son récit, en en déportant l'enjeu. Si tous les faits rapportés sont exacts, il reste qu'ils sont énoncés

par un esclave, un païen, un Anglais, lequel regarde la pièce se dérouler avec l'ironie de ceux qui ne sont guère concernés par le dénouement.

Procope écrivait pour Bélisaire, pour Justinien, pour la cour. Eugénie écrit pour lui : pour tous ceux qui n'avaient pas voix, même dans le chœur. Du coup, la stature prodigieuse de Bélisaire, parfait chevalier, homme de foi et d'honneur, apparaît lentement dans sa grandeur, et cette grandeur est désolée. Car il se bat pour un idéal qui, dans sa logique même, ne peut que le mettre à mort.

Entouré
de traîtres

Tout le récit est centré sur ses prouesses, tout nous est expliqué, méticuleusement, de ses stratégies et de ses ruses. Mais ce décompte minutieux s'écrit peu à peu sur la poussière : Justinien sappe cet héroïsme, les armées de Bélisaire sont recrutées parmi des hommes barbares qu'il combat, le Dieu pour lequel il œuvre, c'est celui qui fait croire à Justinien qu'il est entouré de traîtres...

A mesure que se déroulent les hauts faits d'armes, le rire froid du sarcasme se glisse sous le fracas des chevaux qui s'abattent. Le récit des guerres, miné par l'absence d'intérêt du chroniqueur, est victime de ce qui se passe à l'arrière-plan, à Constantinople même : complots, intrigues, assassinats... C'est dans ce déportement du centre de l'histoire, discret, retors, que passe la folle vitalité byzantine : cet entortillement de passions spirituelles, de fascination pour le mal, de goût pour les bonnes vieilles solutions païennes, d'élégance intellectuelle et d'esprit de jeu nous fait encore rêver à ce temps-là, saisi entre l'aspiration à l'éternité et le désir immédiat d'un plaisir très temporel.

EVELYNE PIELLER.

* LE COMTE BÉLISAIRE, de Robert Graves, traduit de l'anglais par M. Courtois-Forey, Flammarion, 412 p., 159 F.

(1) Gallimard.
(2) Ed. du Rocher.

Réinventer l'Orient

« J'ai horreur de l'exotisme », nous dit le philosophe André Comte-Sponville, mais, paradoxalement, il fait l'éloge de la pensée orientale.

L'ORIENT ne m'a jamais attiré. Je n'ai jamais dépassé Moscou, au nord, ni Venise, au sud. Sauf à l'occasion de pèlerinages : New-York, s'il fallait partir, me tenterait davantage. Surtout, affectivement parlant, je donnerais volontiers tout l'Orient, de l'Inde au Pacifique, pour quelque pièce brève — et le Gange entier pour l'Océan ou la France... J'ai horreur de l'exotisme. J'aime Montaigne et Proust, Mozart et Ravel. Je suis d'Occident, irrémédiablement.

Au reste, j'ai été protégé de la vogue orientaliste, pendant longtemps, par cette vogue elle-même. Quoi de plus ridicule que cet Orient de pacotille ? Mais la mode n'est pas tout. Il y a aussi des textes, que l'on peut lire, et une pensée, qu'on peut essayer de comprendre. Peu à peu, je m'y suis risqué. Et cela m'a amené, au fil des ans, à une espèce de fascination, que je voudrais expliquer, pour cet Orient de la pensée.

La plupart de mes amis, je le vois bien, et d'autant plus qu'ils sont plus philosophes, sont réticents. Encore un, pensent-ils, qui cède au courant, à la mode... Mais le risque, me semble-t-il, n'est pas si grand. Ce que j'aime, dans cet Orient que je vais dire, c'est précisément ce qu'aucune mode ne peut assimiler, et contre quoi toujours l'Occident (tant qu'il restera l'Occident) se brisera les dents ou l'âme. Quoi ? Deux refus, simplement, mais qui portent sur cela même qui nous constitue : refus du sujet (pas d'ego), refus du discours (pas de logos). Vacuité et silence. C'est, pour la pensée, l'Orient même.

Est-ce tout l'Orient ? Bien sûr que non : les Orientaux, on peut s'en douter et les textes le confirment, sont comme nous égoïstes, bavards, menteurs... L'Orient n'est pas une race ni une exception. Mais ses penseurs, c'est toute la différence, au lieu d'exalter ou de purifier le sujet, au lieu de sublimer ou d'ordonner son discours (comme font nos poètes et nos philosophes), ont une tendance plutôt à l'annuler l'un et l'autre, à travailler, non sur leur rectification (discours de la méthode, réforme de l'entendement...), mais sur leur abolition. Encore n'est-ce pas, chez les penseurs mêmes, que très inégalement. Il reste qu'une tendance s'est dessinée, qui me paraît nette, à prendre ainsi le sujet humain, si l'on peut dire, à rebrousse-discours, à contre-courant de l'âme. « Cette vérité, disait le Bouddha, qui va à l'encontre du courant... » Et si cette tendance est le bien commun de la pensée orientale (comme on le voit, encore au vingtième siècle, chez Frazer ou Krishnamurti), il est vrai que le bouddhisme est allé le plus loin dans cette direction, et qu'il est pour

cela à la fois le plus éloigné de nous et celui qui peut le plus nous en apprendre, y compris sur nous-mêmes (« la science des contraires est une », disait Aristote). C'est l'Orient de l'Orient, et, pour Narcisse, le plus déformant miroir — parce qu'il est vide.

REPLUS, donc, du sujet. L'évidence première de l'Occident (l'âme de Platon ou de saint Augustin, le cogito de Descartes, le moi nouménal de Kant...) est précisément ce dont le refus ou la négation définit la pensée orientale. Il n'y a pas d'ego, le moi est une illusion, le sujet, un leurre. L'Orient commence là. « Tu es Cela » (*tatvamasi*), disent les Upanishad : rien n'est vrai de toi qui ne soit vrai de tous, et du vrai même. Il n'existe en toi aucun esprit singulier ou personnel, aucun principe d'unicité, que l'illusion seule : tu n'es que le rêve qui se sépare du réel, que l'illusion qui se fait croire être quelque chose (« moi ») et non le réel du réel (*satyasya satyam*). Le Soi de paix et de silence, tel qu'il est identique en tous (*atman*) et en tout (*brahman*). Et c'est pourquoi tu es déjà sauvé : tu es (mais sans le savoir). Cela même que tu ignores en croyant te connaître.

Le bouddhisme va plus loin dans la même direction. Il n'y a pas d'ego, pas de moi, pas de sujet personnel, c'est entendu, mais pas non plus de Soi, ni individuel (pas d'*atman*) ni universel (pas de *brahman*). Tout n'est que *anatman*, et il n'y a pas de Cela. Tout n'est qu'agrégats, impermanence et vacuité. Il n'y a rien que le rien, et c'est pourquoi tu es déjà sauvé : il n'y a rien de toi à sauver. Bénédiction et paix. Quand plus personne n'est là pour souffrir, pour craindre ou pour espérer, cela est le bonheur (*le nirvana*), et il n'y en a pas d'autre.

Bien sûr, je suis obligé de simplifier beaucoup ; mais qui ne voit déjà que nous sommes à mille lieues de la religion des Occidentaux, de leur petit narcissisme douillet (la vie intérieure !), qui n'attend le bonheur que de son indéfinie prolongation et ne pense le salut qu'en termes de récompense ? Leur rêve ? Ne pas mourir ; et les prêtres, gentiment, le leur promettent...

« Celui qui croit en moi... », comme si la foi avait jamais sauvé personne ! Mais c'est ainsi : résurrection et paradis, tout l'Occident s'avoue là, dans cette dénégaration de la mort même qu'ils espèrent... Un exemple occase : voilà que la mode que j'évoquais rend à nouveau plausible, ou à tout le moins digne, la réincarnation ; et cela qui, pour le Bouddha, est le malheur même (le *samsara* : le cercle des naissances, de la souffrance et de la mort)

devient, pour nos bouddhistes de salon, le rêve ultime — et heureux, croient-ils ! — d'un narcissisme miraculeusement et indéfiniment renouvelé...

Il est vrai que cela est de tout pays, et de tout temps. « Je serai annihilé, je serai détruit, je ne serai plus... Cette idée, disait déjà le Bouddha, est effrayante pour l'homme ordinaire, et le voilà qui, m'écouterait, gémit ou se lamenta. » Mais il s'agit de savoir si l'on veut suivre le courant, ou le remonter. Et c'est ici qu'Orient et Occident, pour la pensée, divergent. Le sujet, pour les maîtres orientaux, n'est pas ce qu'il s'agit de sauver, mais ce dont il faut se sauver : le salut n'est pas sa prolongation mais son extinction, non son apothéose mais — comme on dit d'un rêve qui s'achève — l'éveil qui l'abolit et en libère. Il n'y a pas de paradis, pas de récompense (au moins pour le bouddhisme orthodoxe), mais la vérité seule, le grand C'est ainsi du réel et de la paix — l'a ainsi essentiellement qu'est-ce (1) —, c'est-à-dire tout. Et sans doute ce ne sont que des mots : le salut est là quand les mots n'y sont plus.

Cela nous amène au second refus, celui du discours. Pour un Occidental, qui mesure la réalité à ce qu'on peut en dire, habitué à confondre l'ordre des mots, l'ordre des idées et l'ordre des choses (le logos, chez les Grecs, avait cette triple détermination), poussé toujours à considérer que le réel est structuré comme un langage (voire est un langage) et que le fin mot des choses est un mot justement, convaincu enfin que la vérité est de l'ordre d'un discours (le logos des Grecs, le *davar* des Juifs, le verbe des chrétiens, la raison des philosophes...), il y a là, c'est sûr, quelque chose d'absolument déformant, et pour nos sociétés de bavards, un vice sans doute réducteur. Comment peut-on parler pour critiquer le discours, penser contre la pensée ? L'argument est tout trouvé : « Qu'il se taise ! » ; et l'affaire, croit-on, est entendue.

LES Orientaux réagissent différemment, et mesureraient plutôt l'importance d'une idée à l'incapacité où nous sommes de la dire adéquatement. On connaît les premiers vers du *Tao-te King* : « Le Tao qu'on saurait exprimer / N'est pas le Tao de toujours. » Et au chant 56 on peut lire : « Celui qui sait ne parle pas, / Celui qui parle ne sait pas. »

ANDRÉ COMTE-SPONVILLE.
(Lire la suite page 12.)

(1) Selon une traduction qu'on trouve dans le beau recueil dirigé par Lilian Silburn : *le Bouddhisme*, Fayard, 1977.

TCHICAYA U TAM'SI

Ces fruits si doux
de l'arbre à pain



Un très attachant roman sur la vie de famille et la société congolaise des années 60. Une esthétique du mot et de la turbulence qui fait oublier des considérations politiques faussement simplistes.

LA CROIX

Tchicaya U Tam'si raconte le Congo de l'indépendance et l'histoire devient poésie.

JEUNE AFRIQUE

Roman sélectionné pour le Goncourt 87

Seghers

● HISTOIRE LITTÉRAIRE

PROFILS ROMANTIQUES

Pétrus Borel, le Lycanthrope

On réédite son roman, *Madame Putiphar*, chef-d'œuvre de la littérature « frénétique ».

QUAND Pétrus Borel, de son vrai nom Joseph Borel d'Hauterive, commence à rédiger sa dernière œuvre, *Madame Putiphar*, il n'a que vingt-quatre ans. Il a déjà publié un recueil de poèmes, *Rhapsodies* (1832), des contes immoraux, *Champavert* (1833) (1) et un pamphlet, *Directeur de la Revue pittoresque*, il est aussi membre du « Petit Cénacle » qui regroupe les écrivains et les artistes des « Jeunes-France », O'Neddy, Bouchardy, Maquet, Nanteuil, Vabre, Théophile Gautier et Gérard de Nerval. Sa réputation n'est plus à faire : on le sait républicain, athée, plutôt provocateur, ambitieux et volontiers scandaleux. Il se fait appeler « le Lycanthrope », l'homme-loup...

Et voilà qu'il écrit à son éditeur habituel, Eugène Renduel, qu'il travaille à une épopée romanesque qui ne sera pas pour lui. D'ailleurs, sa traduction de *Robinson Crusoe* (2) l'interrompt quelque peu, et il part s'isoler dans un hameau de Champagne : c'est au Bas-Bailly, vivant très misérablement « dans la maison d'un crapaud plus que d'un homme », qu'il compose les chapitres les plus noirs, les plus ténébreux de *Madame Putiphar*. En mai 1837, le roman est terminé. En juillet, il est officiellement « annoncé » mais on ne le trouve dans les librairies qu'en mai 1839 : on ne sait ce qui s'est passé entre-temps... Mais ce que l'on sait c'est que ce livre fut un échec terrible, sanctionné par l'écrasement d'un des plus célèbres critiques de l'époque, Jules Janin, dans le *Journal des débats* du 3 juin de la même année.

France frénétique de 1830 (3) et de la préface à cette réédition, nous dit qu'il en a retrouvé le modèle historique, le comte Whyte de Maleville, que la Bastille recelait en ses gôles depuis tellement d'années qu'il avait perdu la tête et, chaque semaine, son histoire variait.

Pétrus Borel a donc eu la volonté démesurée de donner à son épopée les dimensions cumulées du roman historique, fort populaire à l'époque, et du roman

Madame Putiphar, que l'on considère généralement, avec les *Roueries* de Trialph de Charles Lasally (1833), comme le chef-d'œuvre de cette littérature que Gautier qualifie de « frénétique », gague, à travers la découverte de Jean-Luc Steinmetz, la puissance d'un dessin proprement historique. D'autant plus que Pétrus Borel, pour étoffer et léster certaines scènes, prit de la matière dans les six volumes des *Mémoires de Madame la comtesse du Barry* (4), qui donnent d'étonnantes détails sur la

colonisation en Algérie... C'est ainsi que « le Lycanthrope » est mort, en 1859, d'une insolation, en plein désert, non loin d'un castel, évidemment gothique, qu'il s'était fait construire à Mostaganem... Et il fallut attendre 1920, les surréalistes et leur relecture de Sade et de Lautréamont pour que Pétrus Borel émergeât, à son tour, de la prison que le jugement de Baudelaire avait dressée autour de lui, ce « génie manqué plein d'ambition et de maladresse » (5).



L'esprit du romantisme, par Cagnat.

« Un surréaliste dans la liberté »

Eluard reconnu en lui un « surréaliste dans la liberté », Aragon le célébra également. Quant à Breton, un article qu'il donna aux *Nouvelles littéraires* du 10 novembre 1923, pour une rubrique intitulée « Ceux dont on ne parle pas », mesure exactement sa tendresse pour *Madame Putiphar* : « Cette œuvre profondément innocente, émue et qui ne saurait faire rire que les rousés, (...) l'un des types les plus purs de notre roman poétique », mais il décela aussi chez ce « bouc émissaire du romantisme » une tendance suicidaire, une façon pathétique de se vider de son sang, un foisonnement inégal dans l'imagination, la construction et l'écriture : « C'est bien de ses propres mains que Borel a préparé sa ruine, et, qui sait, vouloir à tout prix qu'il subsiste est peut-être offenser sa mémoire ».

CLAIRE PAULHAN.

★ MADAME PUTIPHAR, de Pétrus Borel, préface et notes de Jean-Luc Steinmetz, collection « Littérature », éd. Le Cheval vert, 405 p., 127 F.

- (1) *Champavert*, contes immoraux a également été réédité par Le Cheval vert, avec une préface de Jean-Luc Steinmetz.
- (2) Traduction publiée en fascicules en 1835.
- (3) Jean-Luc Steinmetz, la *France frénétique* de 1830, éd. Phébus, 1981.
- (4) Éditions en réalité par Étienne de Lamoignon-Langon et publiées en 1829 et 1830.
- (5) Charles Baudelaire, *Pétrus Borel*, la *Part romantique*, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. 2, 1976.

noir, ce genre littéraire également qualifié de « gothique », qui fit fureur dans l'Angleterre du dix-huitième siècle et que la France du Premier Empire avait découvert ; mais il eut aussi l'ambition, autrement plus complexe, d'insérer le procès des injustices et des corruptions de la monarchie, de témoigner du monde carcéral, de ses victimes et de ses bourreaux, et de légitimer la table rase de la Révolution française...

« réserve » royale, ce monde clos et sadien du Paro-aux-Cerfs.

Mais ses contemporains boudèrent *Madame Putiphar* et Pétrus Borel, première victime de l'énormité de son projet littéraire, dut, vers 1840, retourner au journalisme : il dirigea alors de nombreuses publications comme *Journal Satan* et *Corsaire Satan*, et finit par accepter un emploi déniché par Théophile Gautier et Mme de Girardin : inspecteur de

Gobineau, le romantique

(Suite de la page 9.)

Et pourtant, c'est au cours de ces années sombres que Gobineau a écrit le meilleur de son œuvre, ce qui seul mérite qu'on le lise aujourd'hui : les *Pléiades*, bien sûr, et les *Nouvelles asiatiques*.

Dans la très riche et très savante notice qui introduit à la lecture des *Pléiades*, Jean Gaulmier met en lumière ce qu'il y a de plus fascinant dans le destin littéraire de Gobineau, un extraordinaire aveuglement par la nature de son génie. Aveuglement que partageront par la suite bien des goubinistes, en Allemagne et ailleurs. Gobineau se voulait un penseur, un historien des civilisations, un prophète véhément de la décadence et de la mort prochaine de notre civilisation avilie, latinisée, corrompue par ces fatales maladies que sont la démocratie, la libre pensée et l'égalitarisme. Les *Pléiades* se présentent, lorsque Gobineau en entreprend la rédaction, comme l'illustration romanesque des « idées » développées dans ce tissu d'inepties qu'est l'*Essai sur l'inégalité des races humaines*, un ouvrage de philosophie et de polémique, une apologie des « fils de roi », de ces individualités d'élite qui parviennent à surger de la multitude, à s'élever au-dessus de la coquinerie et de l'imbécillité dans lesquelles baignent les vies ordinaires.

Mais, par bonheur, Gobineau est trop instable, trop traversé de pulsions violentes pour s'en tenir à son pâle projet ; trop amoureux aussi pour que les mouvements du

coeur ne viennent pas bousculer, transformer et réduire à l'anecdote les vultures de la pensée. De l'aristocratie passionnelle et amère, il ne demeure plus, pour nous, dans les *Pléiades*, qu'un climat et qu'un style qui viennent magnifier une apologie de l'amour fou.

Le climat, c'est celui d'un romantisme exacerbé, exaspéré, la vision apocalyptique d'un solitaire que ronge un désir d'absolue pureté, d'orgueilleuse grandeur, d'un paradis perdu où l'homme était vraiment humain, c'est-à-dire immense. Le style, c'est l'explosion de la narration traditionnelle, le désordre lyrique, un emportement et un tumulte qui alternent avec des moments de parfait bonheur, de grâce transparente, des raccourcis quasi stendhaliens et des audaces de construction qui annoncent le roman moderne, comme le montre l'article que Henry James consacra aux *Pléiades* dans le journal *The Nation* et que Gaulmier verse au dossier Gobineau.

Ici s'achève le romantisme, au bout de sa trajectoire, à l'extrémité la plus sombre et la plus radicale de sa doctrine : individualisme, élitisme et passion, mais aussi dans un appel éperdu au bonheur.

PIERRE LEFAPE.

★ ŒUVRES III, de Gobineau, sous la direction de Jean Gaulmier, avec Jean Bollod et Marie-Louise Concasty, Calligramme, « Bibliothèque de la Pléiade », 1552 p., 340 F.

Le pathétique
Eduard von Keyserling

Été brûlant et Versant sud, ou la lassitude désabusée et séduisante d'un nouveau romantisme.

ÉRASÉE par les deux puissants courants culturels du naturalisme et de l'expressionnisme, la littérature impressionniste allemande manqua probablement un peu de présence, sinon de souffle... Et s'il est vrai que Rilke et Hofmannsthal ont pu en être proches pendant une partie de leur jeunesse ainsi qu'Heinrich Mann pour son premier roman (1), n'émergent de cette école, inspirée de la technique picturale des impressionnistes français, que quelques figures : Detlev von Liliencron, Richard Dehmel, Maximilian Sauthendey et Eduard von Keyserling... Ce dernier — dont le nom sonne presque familier grâce à la réputation d'un de ses parents, le philosophe idéaliste Hermann von Keyserling (2) — est issu d'une ancienne famille noble de Westphalie. Né en 1855, ce romancier, nouvelliste et dramaturge, séjourna à Vienne, en Italie, mais vécut, à partir de 1899, à Munich. Les deux récits traduits aujourd'hui par Jacqueline Chambon et Peter Krauss — *Schwüle Tage* (Été brûlant) et *Am Südrand* (Versant sud) — ont été respectivement publiés en Allemagne en 1906 et 1914.

Tous deux peignent — avec la lassitude désabusée mais séduisante d'un nouveau romantisme célébrant le crépuscule de l'ancienne harmonie — les mœurs décadentes d'une aristocratie baite en proie aux mélancolies des amours contrariées et subiles, aux simulacres de soumission à la tradition morale et à la convention sociale, aux compensations souterraines et basses (le sexe avec les filles de ferme, la morphine avec la petite sœur d'or), aux humeurs et aux impulsions, au désir lancinant de tuer un rival ou de se suicider, de souffrir et faire souffrir enfin... C'est l'été ou la fin de l'été : ces cousines-cousines, ces parents, ces amis proches que les vacances et les villégiatures ont fatalement rassemblés, vont bientôt se séparer et se déchirer, non sans révéler, dans

l'air tremblant de chaleur, dans l'illusion trompeuse des nuits et la crudité troublante des chasses et des parties de campagne, leur nervosité, leur insatisfaction et leur nostalgie. « Quand on se reverra, dit-elle, tout sera gelé comme avant... » Et c'est à Schnitzler que l'on songe, c'est à son théâtre que ces deux longues nouvelles renvoient...

L'influence de l'impressionnisme allemand a pu, en effet, se faire sentir en Autriche, et à Vienne en particulier, où des écrivains comme Peter Altenberg, exact contemporain de Keyserling, ou Arthur Schnitzler, un peu plus jeune, manifestèrent une sensibilité très proche de cette interprétation pointilliste de la vie psychologique affrontée à la société. Mais le cas de Keyserling s'enrichit d'une spécificité pathétique qui dépasse toute appartenance d'école. « Dehors, le soleil incendiait les massifs de fleurs. La chaleur chargée du parfum des lis et des roses m'assailait, me montait à la tête comme une liqueur trop forte et trop sucrée. Tout éblouissait. Les glaçons brûlaient comme des flammes, les écholias étaient insupportablement jaunes. Le gravier scintillait. Dans ce brasier, rien ne bougeait, seul subsistait un bourdonnement somnolent qui faisait vibrer l'air et invitait à l'oisiveté et la paresse. » Cette écriture toute gorgée d'odeurs, de couleurs, toute innervée d'une sensualité synesthésique, est celle d'un écrivain privé de la vue, aveugle pour toutes les années à venir avant sa mort, en 1918.

C. P.

★ ÉTÉ BRÛLANT et VERSANT SUD, d'Eduard von Keyserling, tous deux traduits de l'allemand par Jacqueline Chambon et Peter Krauss, Actes Sud, respectivement 90 p., 50 F et 120 p., 60 F.

- (1) *La Petite Ville*, publié en 1910.
- (2) Son œuvre la plus connue est le *Journal de voyage d'un philosophe*, Éditions du Rocher, 1981.

Les aventures de Marceline

C'EST par le biais du théâtre que Francis Ambrière (1), qui fut longtemps critique dramatique au *Mercure* de France et à *Opéra*, s'intéressa à la personnalité de Marceline Desbordes-Valmore : la poétesse — que célébrèrent ses contemporains dès 1825 et qu'apprécieraient, plus curieusement, Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, Barrès, Breton et même Aragon — vécut, en effet, principalement de ses talents d'actrice : elle avait débuté en 1800, au Grand Théâtre de Bordeaux, en qualité de « troisième amoureux ».

Mais c'est aussi pour percer le mystère d'une femme vieillissante, qui faussa le récit de ses origines et de sa vie confiée à Sainte-Beuve en 1833, et assurément pour rectifier les erreurs des précédents historiens (Lucien Descaves, Jacques Boulenger ou Boyer d'Agen) que Francis Ambrière se lança dans cette monstrueuse entreprise biographique de plus d'un millier de pages, commencée le 9 mai 1968. D'abord mené aux Archives de Douai, patrie de Desbordes-Valmore, le travail de recherches entraîna Francis Ambrière à grossir considérablement son projet primitif pour en arriver à broder l'ambitieux tableau d'un siècle (de 1786 à 1892) considéré à travers les membres de la parentèle de Marceline, ses amis et connaissances comme Constant Desbordes, Caroline Branchu, Jacques Arago, Sophie Gay, Pauline Duchambge, Marie Dorval, M^{lle} Mars, Marie d'Agout, M^{lle} Récamier, Louise Colet,

Valmore, certifié conforme, resta simplement à l'image de ses écrits : de ton presque misérabiliste, de style un peu terre, de forme à peine soutennue. Cela valait-il la peine, alors, de consacrer trente ans de patientes recherches à traquer les ombres et les fantômes d'un auteur dont l'audience poétique, dans le même temps, ne cessait de décliner ? Au-delà de cette question sans réponse, force est de reconnaître les évidentes qualités de rigueur et de cohérence, l'ampleur maîtrisée d'un tel travail, qui rappelle magistralement et dans un temps où l'on ne sait guère que bécoter les biographies, que ce genre d'entreprise doit, avant tout, avoir valeur de référence et faire fonction d'outil de travail.

C. P.

★ LE SIÈCLE DES VALMORE : MARCELINE DESBORDS-VALMORE ET LES SIENS, de Francis Ambrière, Le Seuil, volume 1 : 1786-1840 ; volume 2 : 1840-1892 ; 300 F les deux volumes.

Les ombres et les fantômes

Et c'est vrai qu'il y a dans la vie de Marceline Desbordes-Valmore plus d'une histoire trouble, plus d'une aventure romanesque, plus d'une situation pathétique à relater, à authentifier définitivement, mais, du sein de cette somme biographique extrêmement fouillée n'émerge pas la forme d'un destin exceptionnel que l'on aurait jusqu'ici ignoré ou mal compris. Le contenu de la vie de Marceline Desbordes-

- (1) Francis Ambrière, né en 1907, fut le lauréat du prix Goncourt 1946 — qui aurait dû être décerné en 1940 et qui avait été « réservé » à un écrivain prisonnier. Il fut récompensé pour son livre *Les Grandes Vacances*, qui relatait ses cinquante-six mois de captivité dans sept salons différents (Éditions de la Nouvelle France, 1946). Il avait auparavant écrit deux biographies : *Joachim du Bellay* (Firmin-Didot, 1930) et *Le Favori de François I^{er}, Gouffier de Bonnavent, amiral de France* (Hachette, 1936).

● CIVILISATIONS

Les flamboiements de l'Inde

Maya ou le rêve cosmique dans la mythologie hindoue, l'œuvre majeure de Heinrich Zimmer, mêle savoir et sensibilité.

L'IMMENSE corpus des épiques, mythes et doctrines de l'Inde fait l'objet depuis longtemps de recherches scientifiques. Sans doute y a-t-on gagné en rigueur, en précision, en efficacité internationale. Mais peut-être y a-t-on perdu en charme, et en puissance de révé-

Se plonger dans l'œuvre de Zimmer, c'est d'abord avoir le bonheur de se perdre dans une forêt luxuriante. Né en 1890, mort en 1943, ce savant professeur, qui dut quitter en 1938 sa chaire de Heidelberg pour l'université Columbia, fut sans doute l'un des derniers indianistes flamboyants. Il a longtemps étudié le sanskrit, sous la coupe d'austères philologues allemands plus préoccupés de grammaire que de sens. Nietzsche, de ces « connaisseurs », disait déjà qu'ils « sont à peu près aussi incapables d'user des œuvres les plus impénétrables des hindous qu'un animal d'une lyre ».

Zimmer, lui, en use. Pour explorer l'inconscient, pour doter des assurances limitées de la raison, pour entraîner son lecteur dans ces parages où les évidences vacillent. Fils de l'expressionnisme allemand, il met son immense érudition au service du danger. Plus proche de Jung que de Freud, il organise savamment des dérivés, et l'on oublie la minute désenchantée de la science

pour ces croisières plus risquées où se rencontre le miroir de notre propre énigme.

Après le *Roi et le Cadavre* (Fayard) et les *Philosophes de l'Inde* (Payot), voici la première partie de son œuvre majeure traduite en français avec exactitude et élégance par Michelle Hulst. Le titre, *Maya*, est trompeur. On pourrait s'attendre à une étude sur cette notion centrale et difficile, qui désigne à la fois la puissance de certains dieux, l'illusion cosmique, la nature comme phénomène évanescence produit par le brahman, etc. Pas du tout. Zimmer nous offre neuf mythes extraits des antiques récits (Purâna) de l'Inde traditionnelle.

Limpides et impénétrables

Voilà une lecture à ne pas manquer. D'abord pour découvrir sous une forme accessible quelques épisodes majeurs des aventures cosmiques de Vishnou, de Shiva et de démons fabuleux — à côté desquels la *Guerre des étoiles* fait pâle figure. Ensuite, pour éprouver le plaisir d'une rencontre troublante : « Les mythes hindous, écrit Zimmer, sont débridés et démesurément enchevêtrés. Informés par surabondance de contenu, remplis de fantaisie et de violence, limpides et impéné-

trables à la fois comme seuls peuvent l'être les rêves. » Rêves d'une autre culture, ils ne portent pas, à la différence de ceux d'Occident, la marque d'un style individuel ou d'un temps singulier. La personne, l'histoire en sont absentes. Pourtant, ces rêves deviennent nôtres, ou le sont déjà.

Le plus étonnant, c'est que Zimmer ne cherche pas à les interpréter, à leur faire rendre raison en les plantant au travail d'une exégèse pointilleuse. Il laisse être leur excès, sachant que les mythes en disent toujours plus qu'on ne peut y trouver. Il se contente, avec un tact très sûr, de les accompagner, de prolonger leur mouvement par de libres rapprochements empruntés aux Grecs, à Shakespeare ou à... Zimmer. Ce n'est pas le moindre charme d'un volume qui donne autant à penser qu'à ressentir.

ROGER-POL DROIT.

★ MAYA OU LE RÊVE COSMIQUE DANS LA MYTHOLOGIE HINDOUE, de Heinrich Zimmer, traduit de l'allemand par Michelle Hulst, préface de Madeleine Biardeau, Fayard, coll. « L'espace intérieur », 338 p., 120 F.

— Signalons aussi l'imposant *Dictionnaire de la civilisation indienne*, publié par Louis Frédéric dans la collection « Bouquins », chez Laffont. Plus de 10 000 articles sur tous les sujets de cette civilisation, qui « couvre » plusieurs pays (1 276 p., 120 F).

Les damnés de la terre

La misère et la colère des parias de l'hindouisme à travers une autobiographie et une anthologie.

« CHARGÉS de mener les ânes au pâturage, mes petits copains et moi les conduisons jusqu'à la lisière du village, là où les villageois venaient chier le matin. Après, on s'amusait avec les cailloux qui leur avaient servi à s'essuyer. Il émanait de cet endroit une terrible puanteur de merde et de charogne. »

Ainsi commence *Oupra*, le récit autobiographique de Laxman Mané. D'emblée, ce livre insupportable et nécessaire impose une parole d'autant plus dérangeante qu'elle est le fait d'un être affamé, humilié, meurtri, banni, d'un être à qui l'on interdit tout accès à la condition d'homme. Et cette parole de paria, qui dit simplement l'horreur des jours, se charge soudain d'un effrayant pouvoir : tant d'ignominies, tant d'oppression sacrilège, tant de cruautés instinctives, deviennent en nous les ferment d'une extrême révolte.

Car le témoignage de Laxman Mané n'a rien d'une lyrique descendue aux enfers, il se situe déjà en deçà de toutes les ténèbres. Né « dalit », au plus bas du système des castes de l'hindouisme, Laxman Mané porte son héritage comme un crime inexplicable. Pour ce fils de mendiants pourchassés de dépotoir en dépotoir, il n'est ni repos, ni espoir, ni révolte. Rien que l'acceptation d'une loi monstrueuse édictée de tout temps par les puissants et les dieux.

L'inouï, c'est que ce sous-homme va trouver en lui la force surhumaine d'échapper à son des-

tin. Exclu parmi les exclus, il va, en acceptant les pires affronts, apprendre à lire, à écrire, à penser... « A l'école, j'étais habitué à ne pas me mêler aux autres. Personne ne me permettait de le toucher, j'avais l'impression d'être un déshérité qui grandit, comme grandit un tas d'ordures. »

En fait, le gamin va mendier et voler l'instruction comme ses frères, anémiquement, mendiant ou volant le pain et le riz. Le savoir se révèle alors un aliment qui fortifie l'âme, qui éveille l'esprit, jusqu'à mettre en tête des défis insensés : « Si je me marie un jour ce sera avec la fille d'un chef de village, une Naratha. Un mariage intercaste ou rien du tout ! Je savais que c'était impossible... Mon rêve ressemblait à ces oiseaux qui l'incendie attire. »

Du désespoir à la rébellion

Laxman Mané ne cessera plus d'allumer des feux où, le premier, il ira se brûler. Tous, gueux et nantis, lui feront payer son refus de la norme coutumière et prétendument sacrée. Pour l'heure, il semble bien que son livre ait été sa seule victoire. L'écho, en Inde, a été considérable mais n'a pas suffi à changer, si peu que ce soit, le sort des indigents.

La misère des « dalits » et des « intouchables » est en effet à ce point subie, acceptée, légitimée, en dépit de la loi de 1949 abolis-

sant le système des castes, que c'est un immémorial couvercle de cendres et de sang qu'il faudrait déchaîner. Le passage du désespoir à la rébellion suppose une prise de conscience collective. Guy Poitevin, prêtre naturalisé indien depuis 1979, lutte en ce sens et organise les damnés de la terre indienne, sans négliger la dimension culturelle de ce combat inégal. Il présente une anthologie des textes de la littérature rurale marathi, qui apparaît comme un essai de braves destinées à éclairer les opprimés et à leur mettre la colère au cœur.

« Viens, ouragan, viens. Ces trois cent trente millions de bous de dieux. Viens faire claquer l'étendard de l'humanité. Viens, ouragan, déchainer la furie des mers et des océans, Viens. Viens soulever les vallées et les plaines. Viens lever tes forces. Viens, ouragan, donne-moi ton aide. Façonne des bijoux de cette boue. Viens célébrer le culte de l'humanité, viens, donne-moi ton aide. »

ANDRÉ VETTER.

★ OUPRA, de Laxman Mané, Maren Sell et C., traduit du marathi par A.K. Kamat, 258 p., 92 F.

★ MAHARASHTRA. PAYSANS ET INTOUCHABLES DE L'INDE OCCIDENTALE, textes réunis et présentés par Guy Poitevin, préface de Gilles Lapogone, Lieu commun, 353 p., 140 F.

● ECRITS INTIMES

L'amère victoire de Pierre-Albert Jourdan

Les fragments et journaux d'un homme qui écrivait « pour se redresser un peu ».

PIERRE-ALBERT Jourdan aimait accueillir ses proches au *Port-des-Singes*, la revue — aussi confidentielle que fraternelle — qu'il avait créée en 1974, et qu'il anima jusqu'à sa mort, en septembre 1981. René Char, Jacques Réda, Philippe Jaccottet, Henri Michaux, Roger Munier, Yves Bonnefoy et quelques autres poètes, se rendaient bien volontiers aux rendez-vous qu'il leur fixait périodiquement.

Durant sa vie, Pierre-Albert Jourdan publia peu de livres et, le plus souvent, à ses risques et périls. Quelques-unes de ces éditions à tirage limité sont encore disponibles aujourd'hui (1). Les fragments et journaux de l'écrivain, que complètent une quinzaine de pages inédites — venant du journal qu'il tint de janvier à avril 1981 —, ont été rassemblés au Mercure de France, sous le titre *Les Sandales de paille*.

« Ne pas salir la vie »

On ne peut imaginer plus beau voyage en terre d'insolence et de mélancolie très discrète. La voix de Pierre-Albert Jourdan n'ourage jamais le silence, mais lui fait écho. Ce contemplateur ébloui d'une nature qui ne cessait de le surprendre regrettait seulement que la lumière n'eût pas de bras pour nous porter au-delà des limites perceptibles par le regard.

L'apparente sécheresse de son style lui servait à dissimuler les émotions d'un cœur qu'il savait sensible aux saisons et à la présence féminine. Ce moraliste n'aurait pas apprécié d'être surpris en flagrant délit d'indélica-

tesse, avec la rigueur d'âme qu'il voulait sienne.

Les références à la mystique orientale — celle du taoïsme en particulier — abondent dans les écrits de Pierre-Albert Jourdan, qui fréquentait aussi Montaigne et Joubert, sans oublier ceux qu'il appelait les « esprits déchaînés » : Lichtenberg et Scutenaire. Mais c'est dans un hommage à un autre grand méconnu de notre littérature, Jacques Prévert, qu'il s'est le plus dévoué peut-être : « Il [Jacques Prévert] s'était reconnu dans des mots (...). Il n'a pu les reconnaître qu'en se hâtant vers l'infini en précipitant la sienne. » Rappelons, seulement, pour dissiper tout malentendu, que le compagnon d'Antonin Artaud ne s'est pas suicidé, mais est mort en 1951 des suites d'une tuberculose mal soignée, et que Pierre-Albert Jourdan écrivait ces lignes en mars 1981, six mois avant d'être emporté par un cancer au poumon.

A la question « Pourquoi écrivez-vous ? », Pierre-Albert Jourdan répondait avec superbe et humilité : « Pour me redresser un peu. » Et c'est vrai qu'il se sera tenu debout face aux outrages de la maladie et de la souffrance ! Non par respect de la mort, mais pour « ne pas salir la vie ». « La faiblesse des mourants calomnie la vie », disait Joubert, que Pierre-Albert Jourdan aimait tant citer.

Cette dignité d'expression résonne aujourd'hui comme une amère victoire de l'écrivain sur sa détresse. Cet homme pudique servait la beauté avec une « patience amoureuse » et n'eût qu'une crispation de plume lorsque la camarade ouvrit sa porte sans se faire annoncer.

PIERRE DRACHLINE.

★ LES SANDALES DE PAILLE, de Pierre-Albert Jourdan, préface d'Yves Bonnefoy, présentation et notes d'Yves Leclair, Mercure de France, 509 p., 172 F.

(1) *Les Sandales de paille* et *Fragments* (Éditions de l'Ermitage), *L'Entrée dans le jardin* (Éditions Thierry Bouchard), *L'Angle mort* et *L'Approche* (Éditions Unes). En outre, en 1984, les Éditions Thierry Bouchard ont publié un Cahier en hommage à P.-A. Jourdan.

Réinventer l'Orient

(Suite de la page 9.)

La vérité est « sans nom », dit Tchouang-tseu, et, loin qu'elle soit dans nos mots, ce sont nos mots, au mieux, qui sont en elle. « Le Tao suprême n'a pas de nom. Le discours suprême ne parle pas... » Et Çankara disait aussi que l'atman-brahman, étant indéfinissable et sans attributs, est indicible et indéfinissable. Tu es Çankara, et Çankara ne parle pas.

Le bouddhisme, là encore, prolonge et accentue cette tradition. Le Bouddha est le Grand Silence, qui ne se sert du langage que pour nous aider à en sortir. L'important n'est pas qu'il parle ou qu'il se taise : muet ou loquace, selon les circonstances, il ne dit rien, en vérité, que ce rien même. Il habite le silence, où nous sommes tous, qu'il connaît, et que nous ignorons. La vérité qu'il enseigne n'est pas une doctrine, et sa doctrine n'est pas la vérité. Celui qui fabrique un rideau pour franchir un fleuve, demande le Bouddha, vêt-il une fois sur l'autre rive, porter le rideau sur son dos ? Bien sûr que non ! L'abandonne, et ainsi faut-il faire de la doctrine. Le bouddhisme n'est pas le fin mais le moyen, non le but mais le chemin : qui le suit ne l'a pas atteint, qui l'atteint ne le suit plus. C'est pourquoi, explique Nāgārjuna, le Bouddha ne prêcha en vérité aucune doctrine, nulle part ni à personne : dans l'état d'éveil, « il ne proféra pas la moindre syllabe, il n'a pas parlé, il ne parle pas, il ne parlera pas ». C'est cet éveil, il n'y a pas de bouddhisme, ni de Bouddha, mais le réel seul, dans son impermanence et sa vacuité. Le salut est « libre de parole », et cette liberté même. « Ne pas parler, c'est le parole du Bouddha. »

On dira, et à juste titre, que l'Occident compte aussi ses silencieux, et qu'il y a dans nos religions toute une tradition mystique ou apophatique qui trouve, au-delà des mots, l'objet ultime de son illumination. Sans doute. La révélation, quelle que soit la voie de son approche, est un, et l'on concevrait mal qu'il fût réservé à quiconque. Mais il reste que cette tradition, chez nous toujours minoritaire ou marginale, est en Orient la tradition dominante (concernant la pensée), et beaucoup moins l'exception que la règle. Sur tout, ce silence n'attend pas plénitude (ou, si l'on préfère, sa vacuité) que conjoint au refus, précédemment évoqué, du sujet. Dans l'état d'éveil ou de libération, personne ne parle, certes, mais aussi personne ne se tait. Il n'y a plus ni sujet du discours ni sujet du silence. Et c'est ce qui interdit ici ce n'est comme instrument ou degré provisoire, non seulement toute mystique de la prière, de la parole ou du Verbe, mais aussi toute mystique de la rencontre, de la relation, ou même (comme on voit chez saint Jean de la Croix ou Maître Eckhart, pourtant le plus oriental des mystiques occidentaux) de l'union ou de la fusion interpersonnelle. « Je suis non né », dit Maître Eckhart (très proche ici du Védānta), Dieu et moi, nous sommes un... » Et cela est l'Absolu même. Le bouddhiste dirait plutôt : il n'y a plus ni Dieu ni moi, rien n'est non né que le cycle indéfini des naissances, il n'y a rien

d'absolu que le relatif, rien de permanent que le devenir, et point d'autre salut que ce réel même.

On pourrait évoquer aussi nos philosophes, dont certains ont critiqué ou réduit la notion de sujet, et d'autres, comme on sait, la pertinence ultime du logos. Mais précisément, sauf exceptions très rares et presque toujours relatives, ce ne sont pas les mêmes. Ceux qui critiquent le discours ou la raison le font en général au nom des droits inaliénables d'une subjectivité (qu'elle soit

ou la dialectique — le silence de l'ineffable Je ou le discours indéfini de l'impersonnelle idée !

Être d'Orient, me semble-t-il, c'est refuser ce choix comme n'opposant que deux erreurs, certes symétriques, mais peut-être aussi solidaires. Car ces deux erreurs convergent vers une troisième, qui les contient ou les résume, et qui est celle du sens. Pas de sens sans sujet (ni du reste de sujet sans sens), pas de sens sans discours (ni de discours insignifiant). D'où ce refus ultime de l'Orient, ou en tout cas du bouddhisme : refuser et le sujet et le discours, c'est abolir jusqu'à la possibilité d'un sens (si ce n'est comme rêve ou illusion : le voile de maya, le mental, l'attente...), pour ne plus voir (le sage a vu cela comme cela est), disant les textes bouddhistes que la silenceuse, impersonnelle et impertinente simplicité de tout.

En-on encore de la philosophie ? On peut en douter, et cela n'importe guère. Les penseurs orientaux se distinguent des nôtres aussi en cela que vivre leur suffit, et qu'ils ne cherchent ni la systématique ni la gloire. « L'homme parfait est sans moi », dit Tchouang-tseu, l'homme inspiré est sans œuvre, l'homme saint ne laisse pas de nom... »

Pour être d'Occident, faut-il refuser d'entendre ces paroles, comme autant d'échos du silence, et d'y retomber de loin en loin nos forces et nos fatigues ?

Si la sagesse existe, elle est une, voilà ce que je crois, et sans pays aucun. Que les chemins divergent, c'est l'évidence ; mais là où est le salut, il n'y a plus de chemin. L'Orient et l'Occident, en tant qu'ils sont différents, ne mesurent que notre éloignement de la sagesse.

ET l'islam ? demandera-t-on. Si l'on accepte ce que je viens d'esquisser, il paraît clair (et d'ailleurs l'histoire le confirme) qu'il est d'Occident, pleinement, et peut-être occidentalissime. Spirituellement parlant, l'Orient — ou ce qu'il en reste — est donc doublement menacé, de l'intérieur et de l'extérieur — par l'Occident des prêtres, des sophistes et des musulmans (les soufis à Djou, quand le sage, dit-on en Inde, est un libéré vivant, un *jivan mukta*). Un jour viendra peut-être (ou bien est-il déjà venu ?) où nul, quel que soit son pays, ne pourra plus trouver son Orient qu'en soi, comme un pays de vide et de silence, qui serait notre remords ou notre vérité. Et tel est peut-être le destin de l'Occident, depuis deux mille ans, que d'avoir toujours à réinventer l'Orient qu'il a perdu, et qui lui manque.

Moi-même, qu'ai-je fait d'autre en ces lignes qui s'achèvent ? Je le disais en commençant : je suis d'Occident, irrémédiablement.

ANDRÉ COMTE-SPONVILLE.

★ André Comte-Sponville a publié le *Mythe d'Icare* (Presses universitaires de France, 1984).



BERENICE CLEEVE

humaine ou divine) au fond indicible ; et ceux qui critiquent le sujet le font le plus souvent du haut d'une raison, d'un ordre ou d'un logos objectifs qui constituent, à ce qu'ils disent, le fond des choses ou du réel. Les oppositions de Kierkegaard et de Hegel ou, plus près de nous, de l'existentialisme et du structuralisme peuvent ici être citées en exemple. « C'est le langage qui est le plus vrai », écrit Hegel. « La vérité est la subjectivité », objecte Kierkegaard, et la réalité « ne se laisse pas exprimer par le langage de l'abstraction ». A la limite, seuls les sujets existent, et ils ne peuvent rien se dire ; ou il n'existe que des langages, et le sujet même n'est qu'une figure de discours. Que ces deux positions soient contradictoires l'une et l'autre (un sujet sans objets n'en serait pas un, et nul langage ne serait possible si n'existait autre chose que des langages), cela explique qu'il ne s'agisse que de limites, rarement atteintes, même parmi les sophistes d'aujourd'hui. Mais enfin, avec tous les degrés intermédiaires possibles, l'axe est net entre ces deux pôles : pan-subjectivisme ou pan-logicisme, l'individu ou le système, l'existence

● LETTRES ÉTRANGÈRES

Nostalgique et féroce Bessarabie

Les souvenirs d'enfance du romancier dissident Paul Goma

DANS la *Cellule des libérables* (Gallimard, 1971), l'écrivain roumain Paul Goma, ancien prisonnier politique et initiateur d'un mouvement pour la défense des droits de l'homme en Roumanie, réconcilie l'inconciliable : l'engagement militant et la vraie littérature. Mais ses livres suivants — notamment *Gherla* (Gallimard) et *les Chiens de la mort* (Hachette) — s'appliquent surtout à dénoncer le plus dur des régimes staliniens en Europe de l'Est. L'imaginaire du romancier en fit les frais, car aucun de ces textes n'atteint la puissance onirique du premier. Cependant, la lucidité de Goma faillit lui coûter la vie lorsque ses anciens geôliers tentèrent de l'assassiner, de même qu'un de ses compatriotes et confrères, à Paris.

Lassé par l'indifférence à laquelle se heurtent la plupart des écrivains dissidents réfugiés à l'Ouest, Goma trouve aujourd'hui une source nouvelle d'inspiration : son enfance inoubliable et perdue en cette Bessarabie moldave, autrefois roumaine. Annexée par l'URSS en 1940, reconquise au mois de juin 1941, cette terre de passages et d'orages redevint finalement la République socialiste soviétique de la Moldavie, après trois ans de combats sans merci. Paul Goma, qui arrive, avec ce dixième livre, à la parfaite maîtrise de ses dons — servie par une excellente traduction, — nous installe dans son *Calidor*, galerie fleurie qui entoure la maison de son père, humble mais têtue instituteur d'un village moldave situé hors du temps.

De ce « *nombre de la terre* » et « *porte des tempêtes* » à la fois, le romancier ressuscite pour nous les



Une enfance inoubliable... et troublée

couleurs vives d'une contrée tourmentée, les fragrances des étangs, des forêts, des vergers, mais aussi les premières pulsions érotiques d'un jeune garçon précoce, attentif aux signes qui annoncent les effondrements et les nostalgies de plus tard.

Soupçonné toujours et partout

Paradisique, l'enfance de Goma ? Loin de là ! Peu après l'annexion, en 1940, son père sera déporté. Un an plus tard, il sera libéré par les Soviétiques pour combattre les Allemands. Capturé par ces derniers, livré aux Roumains — leurs alliés, — il sera toujours et partout soupçonné d'être un agent ennemi. Ce sort frapperait aussi Paul Goma lorsqu'il trouvera refuge à Paris et deviendra la cible des mêmes calomnies.

Le texte autobiographique, qui baigne dans la lumière transpa-

rente de quelque paysagiste russe ou anglais, occulte au début une réalité qui deviendra vite bouleversante de sauvagerie. Le moins que nous puissions dire est que, sur cette terre bannie de Bessarabie, qui aurait pu être un pont entre trois civilisations, slave, balkanique et, bien sûr, latine, l'homme ne vit pas en paix avec son semblable. Si le Russe, le Roumain et le Grec rejettent à des degrés différents l'ordre imposé par Moscou, ils semblent se détester encore plus entre eux, tout en éprouvant une commune méfiance à l'égard du juif, qui leur apparaît comme l'instrument de l'occupation soviétique. La « xénophobie » de certains personnages blesse et chagrine le lecteur, malgré les brèves embellies humanistes qui éclairent et rythment la sombre beauté du récit de Goma.

EDGAR REICHMANN.

★ LE CALIDOR, de Paul Goma, traduit du roumain par Alain Parait, Albin Michel, 280 p., 120 F.

● SCIENCE-FICTION

Le menu aux étoiles

Il se chuchote bien haut, dans Landemeau, que la science-fiction n'est plus ce qu'elle était. Battue aux vents de l'épouvante, dressée par l'horreur, quasiment démantée par la fantaisie héroïque, elle devrait aux portulans des grandes années de ne pas s'échouer sur les récifs, quelque part entre Ouessant et le triangle des Bermudes.

Concédons que les auteurs du genre ont un peu quitté le devant de la scène : la faute à l'air du temps, à Gorbatchev, aux privatisations ou au SIDA ? Qui sait ? Mais jamais les écoles, collèges, lycées ou comités d'entreprise n'ont autant réclamé de SF à boire et à manger. Les auteurs, même s'ils ne bémolent pas toujours le haut de la pile à la FNAC ou à la petite librairie derrière la cathédrale, sont de plus en plus sollicités par les instituteurs, les professeurs, les bibliothécaires, les animateurs. Les thèses universitaires pleuvent dru : la science-fiction, il est vrai, a toujours eu plutôt bonne presse à la fac. Dans les lycées et les collèges, les élèves l'ont révélée à ceux de leurs maîtres qui l'ignoraient encore : ce fut un éblouissement.

L'omniprésent Gérard Klein

Jusque-là, pourtant, parler de SF dans les classes, les bibliothèques ou les salles de réunion exigeait, faute d'un manuel de base, une culture exhaustive dans le genre et une forte capacité d'improvisation. Le manuel, dédoublé en *Guide de lecture* et *Livret pédagogique*, vient de paraître aux éditions Presses-Pocket, sous le titre général d'*Encyclopédie de poche de la science-fiction*, signé par Jacques Golmard et Claude Aziza,

avec la collaboration de François Rahier — et en prime une couverture d'un goût douteux.

Un ouvrage qui a, d'une part, le mérite essentiel d'exister, après des années de manque, et, d'autre part, assez de qualités pour rendre ses défauts à peu près supportables. Plus de quatre-vingts livres, cinquante auteurs prêts à croquer pour herbivores paisibles, comme le suggère l'illustration : les trois quarts de la science-fiction dénoyautée, prémâchée et un peu ruminée. Voilà de quoi agacer les dents des critiques ; mais ce matériel correspond tout à fait au désir du public : les enseignants de tout niveau et leurs élèves, en priorité.

Les deux volumes ensemble dépassent sept cents pages : on ne pouvait guère y rajouter. Néanmoins, la nostalgie érant toujours ce qu'elle était, je regrette l'absence de Walter Miller, Keith Roberts, Christopher Priest, Ian Watson, Daniel Galouy, Daniel Walther, Carolyn J. Cherry... A la mise à jour, en 1992 ou 1993, ils seront là, n'en doutons pas.

En compensation, il faut noter la mention de cent films, cinquante bandes dessinées et cinquante romans pour jeunes (parmi lesquels se détache le nom de Christian Grenier), plus les repères thématiques et chronologiques, la bibliographie pratique, etc. La part belle est faite à la série du Livre d'or de la science-fiction... chez le même éditeur. Ce choix me paraît tout à fait justifié (en revanche, on pourra difficilement croire que les élèves de troisième liront en trois mois et vingt-cinq séances le *Cycle du fleuve*, de Farmer, touffu et démesuré, comme le prétend le *Livret pédagogique* (pp. 72-74). Avec les Livres d'or français on aura au moins la cer-

titude de travailler sur le texte original, au lieu d'une traduction plus ou moins exacte, proche, fautive.

Et puis l'expérience prouve que les élèves, de la troisième à la première, s'ils sont allergiques aux énormes pavés anglosaxons, sont sensibles en science-fiction à la fois à la qualité littéraire — style et sensibilité — à la puissance de l'imaginaire et à l'élan lyrique, toutes choses que l'on retrouve mieux que n'importe où ailleurs dans le Livre d'or de Gérard Klein, et en particulier dans cette nouvelle, Jonas, qui suscite encore et toujours l'enthousiasme des jeunes lecteurs et que j'ai tendance à considérer comme un chef-d'œuvre inégalé.

Plaisir et travail

Vraiment, les auteurs de l'encyclopédie ont voulu « *tuer deux oiseaux avec une même pierre* », comme disent les Anglais, et nourrir en même temps la boulimie des amateurs du genre avec un menu quatre étoiles. Une bonne partie du *Guide de lecture* s'adresse à eux non moins qu'aux enseignants. La rigoureuse structure du livre, la richesse et la précision des fiches analytiques flatteront le plaisir des uns comme elles faciliteront le travail des autres.

En guise de conclusion, un sujet de bas : « *Qu'est-ce que le mensonge ? se demande-t-il. Le nom secret de l'Avenir ?* » (le Jonas, le Livre d'or de Gérard Klein, p. 364). Commentez.

ANDRÉ JEURY.

★ L'ENCYCLOPÉDIE DE LA SCIENCE-FICTION, par Claude Aziza et Jacques Golmard, Presses Pocket / Guide de lecture, 576 p., 50 F ; plus Livret pédagogique, 168 p., 22 F.

Le plus jeune écrivain de l'année.



Denoël
Robert Laffont

LES MALS PARTIS, roman. VISAGES DE L'AMOUR ET DE LA HAINE, récit. LE BONHEUR DU JOUR, contes et poèmes.

ÉTRANGER	SOCIÉTÉ	SPORTS	CULTURE	ECONOMIE	SERVICES	MINITEL
3 La tension dans le Golfe. — Westinghouse annonce le prochain retour à Damas de son ambassadeur. 4 Grande-Bretagne : un tir au fusil par quatre personnes près de Londres. 5 Tripoli dénonce l'attitude agressive de la France au Tchad.	6 Des travailleurs clandestins portugais chez Saint-Gobain. — Gary Davis est relaxé par le tribunal d'Ankara. — La rupture d'une passerelle près de Chamonix. 7 Harlem Désir après « L'heure de vérité ».	7 Les championnats d'Europe de natation. — Le championnat de France de football.	14 La rénovation de la chapelle Sixtine : la nouvelle palette de Michel-Ange. — Jazz : Art Blakey au Magnétique Terrace. — Cinéma : « Personal Services » de Terry Jones.	17 Regards sur l'étranger : l'Italie. — Le prix de l'essence. 18 Introduction d'une TVA sur le téléphone, le 1 ^{er} novembre.	Abonnements 4 Météorologie 8 Mots croisés 8 Carnet 16 Radio-Télévision 8 Loto, loterie 16 Spectacles 15	• SOS Désir. EV • 11 h/14 h 30 : Rendez-vous à la Bourse de Paris. BOURSE • Goffe Persique : dernières dépêches. IRR Actualités. Sports. International Culture. Jeux. Bourse. 3615 Tapez LEMONDE

A la base aérienne d'Istres

M. Giraud crée un incident protocolaire et M. Mitterrand réaffirme son autorité

La visite de M. Mitterrand, le mercredi 19 août, à la base aérienne d'Istres (Bouches-du-Rhône) a été marquée par un incident protocolaire. M. André Giraud, ministre de la défense, n'a pas attendu la fin de la visite pour regagner Paris. Le ministre, semble-t-il, n'a pas apprécié que les avions Jaguar, composant l'offensive du dis-

positif Epervier au Tchad, n'aient pas été présentés au chef de l'Etat, qui ne s'est intéressé qu'aux matériels défensifs. L'incident a été aussitôt minimisé au ministère de la défense et à l'Elysée.

Interrogé, M. Mitterrand en a parlé en quelques phrases ironiques. Pour M. Alain

Juppé, ministre délégué, porte-parole du gouvernement, il s'agit d'une « péripétie », selon l'hôtel Matignon, relève de « la vauquettisme dans une verre d'eau ». A Istres, le chef de l'Etat a déclaré, à propos du Tchad, qu'il ne faut plus tenir le 16^e parallèle « comme une donnée militaire, mais comme une donnée géographique ».

M. Mitterrand a ensuite insisté sur son « rôle constitutionnel » de chef de l'Etat et de chef des armées, « premier responsable » de la sécurité du pays, « qui est de s'informer le plus précisément possible sur l'état des forces françaises ». Puis il a observé : « Si nous tenons à ce que notre armée soit en état, c'est pour que nul ne s'avise de vouloir nuire à nos intérêts ».

M. André Giraud, qui a quitté la base aérienne juste après l'embarquement du chef de l'Etat à bord de l'avion ravitailleur, a indiqué qu'il n'était « pour rien dans l'organisation de cette visite ». Aussi s'est-il refusé à commenter l'absence, sur la piste d'Istres, d'avions Jaguar, éléments offensifs du dispositif Epervier mis en place au Tchad, absence qu'il aurait, selon son entourage, regrettée. Seules les composantes défensives d'Epervier étaient exposées. Interrogé sur son départ avant le retour du chef de l'Etat, le ministre de la défense a déclaré : « Il veut faire son vol tout seul. Je ne sers à rien, je n'ai plus rien à faire. J'ai fait la visite jusqu'à ce qu'il n'ait plus besoin de moi, c'est simple ».

Quant à M. François Mitterrand, questionné sur cette absence à son retour, il a répondu qu'il n'était « Je dispose d'une réelle autonomie de mouvement ». Puis, en aparté, il a ajouté : « Le président de la République fait ce qu'il veut, là où il veut, quand il veut ».

ANNE CHAUSSEBOURG.

L'affaire tchadienne

Les spéculations sur les divergences de vues entre le président de la République et le ministre de la défense à propos du Tchad remontent à la reconquête de la localité d'Aozou par l'armée de M. Hissène Habré, le 8 août. Cette localité est située dans une bande de terre à la frontière entre la Libye et le Tchad, qui n'a jamais reconnu son annexion par l'armée du colonel Kadafi en 1973.

En raison de la complexité du dossier, la France préconise le recours à un arbitrage international, et, aussi bien à l'Elysée qu'à Matignon, on avait accueilli l'initiative militaire de M. Hissène Habré avec réserve. Toutefois, certains propos n'ont pas toujours été très concordants quand

il s'est agi de définir l'attitude de la France si la Libye riposte.

Tout en affirmant que les opérations militaires dans la bande d'Aozou « ne concernent pas la France », M. Giraud avait affirmé, le 12 août, que : « Paris a maintenu son appui à l'intégrité territoriale du Tchad et ne s'interdit aucun moyen, y compris militaire ».

Ces paroles paraissent aller au-delà de celles de M. Mitterrand, qui, le 10 août, avait évoqué le maintien, sans plus, du dispositif militaire « Epervier », déjà mis en place au sud du 16^e parallèle. Au terme d'un entretien d'une heure et demie avec le chef de l'Etat, le 13 août, M. Giraud s'était déclaré « tout à fait d'accord » avec l'Elysée.

Formation en Gestion d'Entreprise

3 ans, c'est trop,
9 mois, c'est assez!

Maintenant, les 9 mois du programme Formation en Gestion d'Entreprise suffisent pour acquérir une véritable formation de base et obtenir un diplôme de l'ECADE, l'une des plus anciennes business schools d'Europe.

Comment est-ce possible ?

Simplement parce que pour la première fois, l'ECADE applique à une première formation en gestion les mêmes principes que ceux utilisés dans ses programmes de management de haut niveau.

Formation en Gestion d'Entreprise, c'est donc :

- 9 mois d'études intensives, dans un milieu international, avec un suivi constant des connaissances et performances;
- un enseignement concret, portant sur tous les domaines fondamentaux de la gestion, basé sur la réalité du monde des affaires et dispensé principalement par des praticiens, conseils, cadres ou dirigeants;
- une préparation minutieuse et efficace à la vie active et à la recherche d'un premier emploi intéressant et motivant;
- une véritable formation méthodologique aux responsabilités d'encadrement;
- et, surtout, un gain de deux ans sur les filières traditionnelles!

En suivant une session Formation en Gestion d'Entreprise, vous serez donc assuré d'entrer

plus rapidement et mieux dans la carrière de votre choix.

Pour en savoir plus

et recevoir sans engagement un dossier d'information sur le programme Formation en Gestion d'Entreprise, retournez le coupon ci-dessous à :

ECADE

Ecole d'Administration et de Direction des Entreprises

Rue du Bugnon 4
CH-1005 Lausanne (Suisse)
Tél. (021) 221.511

Faites-moi parvenir sans engagement un dossier d'information sur le programme Formation en Gestion d'Entreprise.

Nom _____
Prénom _____
Age _____
Niveau d'études _____
Adresse _____
Code postal _____
Localité _____
Pays _____

Dates du programme: 12 octobre 87 / 25 juin 88 - Coût du programme: FS 25'000.- - Admission dès 18 ans sur dossier et entretien (min. niveau bac)

Un ministre pris en tenaille

Pour moins que cela, un deuxième ministre aurait été mis « au trou » : M. André Giraud, ministre de la défense et, en cette qualité, symbole de la discipline appliquée aux armées, a fait le mur, mercredi, sur la base aérienne d'Istres, pendant que M. Mitterrand volait dans le ciel de l'avion ravitailleur. En quittant la base avant que la visite du chef de l'Etat ne soit terminée, le ministre de la défense a créé un incident protocolaire inattendu, aussitôt minimisé de part et d'autre, mais qui ne peut tout de même pas être mis sur le seul compte d'un simple mouvement d'humeur.

L'explication donnée par M. Giraud est amusante et aussi quelque peu délicate pour M. Mitterrand, accusé d'égotisme parce qu'il aurait gardé pour lui le meilleur morceau de la visite : « Il paraît qu'il n'y a pas de place dans l'avion ravitailleur. Le président veut faire son vol tout seul. Je ne sers plus à rien. Je n'ai plus rien à faire. » Le 3 février dernier, lorsque le chef de l'Etat, au plateau d'Albion, n'avait pas voulu de M. Giraud dans l'escorte qui descend dans les tréfonds de la discussion nucléaire, le ministre de la défense n'en avait pas pour autant pris ses cliques et ses claques.

Il convient donc de chercher ailleurs le clé du comportement étonnant et fantasmatique du ministre de la défense. Son entourage risque cette explication : M. Giraud aurait fait la visite, élaboré par l'Elysée, le moindre divergent de vues entre le chef du gouvernement, le ministre de la défense et moi. Si ces divergences existent, elles ne m'ont pas été communiquées. Comme ces choses-là sont souvent dites !

Divergences, peut-être pas. Mais déclarations sinusoïdales, certainement. M. Giraud s'est illustré, au milieu du mois d'août, par une série d'appréciations à géométrie variable sur la manière dont il convenait, pour la France, d'apprécier les développements du conflit tchadien, avant de s'en tenir, au terme d'un entretien, le 13 août, avec le président de la République, à une version définitive agréée par l'Elysée et Matignon.

M. Giraud n'en était pas à son coup d'essai. Il y a longtemps qu'il est passé maître dans l'art du coup d'éclat. Il avait, en plein conseil des ministres, nié les plus hautes autorités de l'Etat sur les risques d'un « Munich » que courait le monde occidental face aux initiatives de désarmement nucléaire émanant de M. Gorbatchev. Plus, il s'en était allé répéter, cette sombre appréciation devant ses amis de l'UDF, à l'heure du déjeuner. De surcroît, il avait eu à subir quelques échecs lors de la préparation de la loi de programmation militaire - M. Mitterrand avait alors repoussé qu'il est maître de la définition des grands objectifs stratégiques.

Le drame de M. Giraud, homme fort indépendant d'esprit et de comportement - quelque peu imbu de sa personne - est sans doute qu'il manque, à cause de ses fonctions, d'espaces pour exercer son autorité. Un ministre de la défense, singulièrement en cette période de cohabitation, ne peut qu'affronter des problèmes existentiels, entre un président de la République et chef des armées (l'article 15 de la Constitution) et le premier ministre et responsable de la défense nationale (l'article 21). Les fuses, si l'on ose dire, lui passent au-dessus de la tête, de l'Elysée à Matignon, et retour.

Choix d'un commun accord par M. Mitterrand et Chirac (le président de la République ne voulait pas à ce poste de M. Létour, qui, disant à M. Chirac, « serait capable de nous déclencher une guerre sans que nous nous en apercevions »). M. Giraud invite à Matignon, d'autant qu'il est bariste. Il n'a qu'une considération mitigée pour M. Mitterrand et sa « philosophie », étrange aux yeux d'un polytechnicien.

Le ministre de la défense a au moins réussi une chose, à Istres : l'incident protocolaire a été effacé par le Tchad et estompé sa prédominance en matière de défense.

JEAN-YVES LHOMEAU.

La mort de Jean Bloch-Michel

Reconstruire son passé

L'écrivain et journaliste Jean Bloch-Michel est mort à Paris le vendredi 14 août. Il était né le 29 août 1912.

Neveu de l'historien Marc Bloch, Jean Bloch-Michel, après des études de droit, avait entamé une carrière d'avocat. Il avait notamment été secrétaire de la Conférence du stage en 1936. Fait prisonnier en 1940, il s'évade et entre dans la Résistance dès 1941. Arrêté à Lyon en même temps que son oncle, il subit les tortures de la Gestapo.

A la Libération, on le retrouve administrateur du journal *Combat*, au côté d'Albert Camus. Il mène ensuite une carrière de journaliste, en particulier à *Demain*, dont il est le rédacteur en chef au moment de la guerre d'Algérie. Il y dénonce la torture et prend position pour la défense des droits de l'homme, comme il le fera toute sa vie. Au début des années 60, il devient rédacteur en

chef de la revue de débats intellectuels *Pratiques*.

Parallèlement, il entreprend une carrière littéraire de romancier, d'essayiste, à partir de 1948, avec *Le Témoin* (Gallimard). En quelques ouvrages (tous chez Gallimard), parmi lesquels on relève : un essai contre le nouveau roman, *Le Présent de l'Indicatif* (1963) ; *Prosaïde* (1966), un bref récit, sans dialogues, dans lequel un vieux Grec, venu, attend, seul sur son île, le retour de sa fille ; *Journal du désordre* (1955) ; *Daniel et Noémi* (1971), un roman écrit à la première personne dont Pierre-Henri Simon dit : « Si l'on suppose que Daniel et Noémi est un épisode de la persécution juive et de la Résistance, on se promènerait, c'est un essai de psychologie individuelle assorti d'une tentative d'écriture pour reconstruire authentiquement un passé ».

Le dernier livre de Jean Bloch-Michel, *L'Évanouie*, a été publié en 1985. Ce récit à trois voix retrace, avec finesse, trois destins anoyés. Un vieil homme abandonné à l'hôpital et se remet à ses travaux de latiniste. La mère, qui a l'hôpital, parle à son tour de la liberté avec laquelle elle veut terminer son existence. Elle rencontre un homme, vieux lui aussi. Des vies qui cherchent leur fin, tentent d'apprivoiser l'approche de la mort. La dernière réflexion de Jean Bloch-Michel, sa manière, peut-être, de maîtriser son propre destin.

Regroupant les activités audiovisuelles d'Hachette

Europe 1 se restructure

A la suite du regroupement de l'ensemble des activités audiovisuelles du groupe Hachette autour d'Europe 1 Communication, M. Jacques Lehm, directeur général, a procédé à la mise en place des nouvelles structures de fonctionnement de la société.

Elles s'articulent autour de trois branches d'activité :

• La branche communication audiovisuelle regroupe les activités centrées sur l'actualité, la distraction, la vie quotidienne. Dirigée par M. Jean-Pierre Elkabbach, elle réunit les sociétés de radio et de production TV non fiction (information, magazines, talk-shows, jeux, variétés, etc.).

• La branche fiction audiovisuelle correspond à un métier de fabrication de fiction et de spectacles. Dirigée par M. René Cleimann, elle rassemble les sociétés de production et de distribution cinéma et TV du groupe ;

• La branche affichage, métier de vente d'espaces, est dirigée par M. Jacques Abregel et articulée autour de Giraudy.

Le numéro de « Monde » daté 20 août 1987 a été tiré à 444 614 exemplaires

Le Monde Infos-Spectacles sur Minitel 36-15 LE MONDE

(OUVERT EN AOÛT) DE LA SIMPLE RETOUCHE AU PLUS BEAU VÊTEMENT
PRIX EXCEPTIONNELS avec la garantie d'un grand maître tailleur
LEGRAND Tailleur
27, rue du 4-Septembre, Paris - Opéra
Téléphone : 47-42-70-61.
Du lundi au samedi de 10 h à 18 h.

LE BON COTE DE LA DÉCORATION CHEZ RODIN LES PRIX 36, CHAMPS-ÉLYSÉES - PARIS

Le Monde sur minitel

SOS DESIR des travailleurs illégaux sur le marché 36.15 TAPEZ LEMONDE

Durcissement de Des milliers licenciés en

Alors que le mouvement des licenciements en France s'accroît, les entreprises ont décidé de licencier des milliers de salariés. Les licenciements ont atteint 100 000 en 1987, contre 80 000 en 1986. Les entreprises ont décidé de licencier des milliers de salariés. Les licenciements ont atteint 100 000 en 1987, contre 80 000 en 1986.



Les pages 2 et 3 de ce numéro

Le siècle

L'Union de la France s'est faite plus de cinquante ans après la fin de la Première Guerre mondiale. Le 17 juillet, à Paris, le jour de l'armistice, Gillelles Reymond a écrit : « Le siècle de la France s'est fait plus de cinquante ans après la fin de la Première Guerre mondiale. Le 17 juillet, à Paris, le jour de l'armistice, Gillelles Reymond a écrit : »

« La guerre des cent ans entre Paris et Téhéran aura commencé dans une lettre de 1776. Vingt ans plus tard, le 17 juillet, à Paris, le jour de l'armistice, Gillelles Reymond a écrit : »

« La guerre des cent ans entre Paris et Téhéran aura commencé dans une lettre de 1776. Vingt ans plus tard, le 17 juillet, à Paris, le jour de l'armistice, Gillelles Reymond a écrit : »

« La guerre des cent ans entre Paris et Téhéran aura commencé dans une lettre de 1776. Vingt ans plus tard, le 17 juillet, à Paris, le jour de l'armistice, Gillelles Reymond a écrit : »

مكتبة العصر